

Esther Bronstein

# Carnavage

Tapuscrit déposé à la



Pour Manu W.

# 1

Les capitaines Kabalisa et de Vries sortirent du bureau du divisionnaire Boukharine en arborant leurs bougies des mauvais jours. Elles venaient de se faire refourguer une disparition. Celle d'Astrid Chamfort-Gravois, patronne de presse qui n'avait pas refait surface depuis le week end dernier. L'un de ses proches collaborateurs venait de signaler, avec toute la dramaturgie qu'il lui semblait convenir à l'événement, l'absence prolongée et inquiétante de sa daronne. Boukharine avait précisé que la disparue comptait aussi au nombre de ses amies proches et qu'il souhaitait donc une enquête menée « de main de maître ».

Dans la bouche d'un amateur de Michelangelo Merisi da Caravaggio, la formule fait sens. Et tient lieu de sommation. Fallait pas foirer l'investigation sous peine de finir comme Holopherne sous l'épée de Judith. La chose impliquait notamment de refourguer, séance tenante, les dossiers en cours à l'un de ces connards virilistes qui leur servaient de collègues. De ceux qui les appelaient « les pétroleuses ». Un blase qui faisait référence tant à leurs pratiques directes qu'à leur teint. Jeanne et Anggun, une black et une basanée dont les aïeux, massacrés, étaient Tutsis pour l'une et Indonésiens pour l'autre. Des pédigrées pas clairs et des passés pas nets.

Il leur fallait notamment mettre en *stand-by* l'affaire dite « des travelos des Champs » : une série de vols à la tire perpétrés par des trans brésiliennes capables de piquer des sprints à faire pâlir Usain Bolt, perchées sur des stilettos de 15 cm et trimbalant des poitrines *Alerte à Malibu*. La capitaine de Vries aurait pourtant bien aimé mettre la main sur une de ces acrobates d'Amazonie défiant les lois de la physique. Moins pour rassurer les touristes élyséens, que

pour avoir l'occasion de percer les rudiments de leur inédite science de l'équilibre.

D'après Boukharine, l'affaire Chamfort ne tarderait pas à sortir dans la presse. *Grosso merdo*, Jeanne et Anggun avaient tout au plus quelques jours pour faire avancer l'instruction sans être emmerdées par une armada de journalistes en quête de scoop et de sordide. C'était peu, mais les pétroleuses étaient connues pour leur célérité limitée. Elles détenaient le record annuel du nombre d'affaires résolues depuis qu'elles faisaient équipe. De dignes impératrices de la statistique pénale. Évidemment, il ne fallait pas être trop regardant sur les méthodes employées. « Ils ont leur morale, nous avons la nôtre », aimait à les absoudre Boukharine citant Trotsky. Leur caravagesque div' était aussi un fervent admirateur du chef de l'Armée rouge.

## 2

Kabalisa et de Vries commencèrent par rendre visite à un certain Tripier, rédacteur en chef du *Francilien Libéré*. C'est lui qui avait indiqué à la police la disparition de sa vénéneuse patronne. Il habitait à Charenton-le-Pont, dans un ancien entrepôt, au fond d'une impasse, non loin de la passerelle de Valmy, laquelle avait d'ailleurs bien changé depuis le tournage de Truffaut ; là où ces cons de Jules et Jim s'essoufflaient à courir après Catherine.

La nuit venait de tomber. On entendait, de l'entrée, des éclats de voix, de rires et de clapotis. À l'orée du solstice d'été, la France vivait une période caniculaire qui semblait vouloir durer. Les jeux d'eau étaient devenus, en l'espace de quelques jours, des activités de première nécessité. Quand les uns se douchaient aux bouches d'incendie, d'autres se pavanaient autour de trous d'eau privés appelés piscines. *Capite solo ex aqua exsto*.

Vêtu d'un peignoir blanc qui rehaussait son bronzage qu'on imaginait facilement artificiel et intégral, Tripier se présenta devant l'immense portail métallique qui aurait pu servir de porte aux enfers. *Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate*. Il fit rentrer les deux policières et les invita à prendre place sur les chaises de jardin qui sertissaient la piscine. Des traces de pas humides sur la pierre de travertin révélaient la présence de trois personnes. Il revînt couvert d'un pantalon moulant bleu et d'un polo assorti à la marque reptilienne, chargé aussi d'un plateau où se trouvait un service à thé.

-Vous prendrez bien une tisane bio ?

Kaba' lui répondit un « Jamais pendant le service ». Et Anggun de penser : « Franchement, on a des gueules à

tourner à la pisse-mémère ? ». Lui, s'en servit une pleine tasse.

-J'imagine que vous venez pour la disparition de Madame Chamfort-Gravois ?

-Vous imaginez bien. Nous sommes confuses de vous déranger si tard, mais il s'agit de faire vite. Les premiers jours sont capitaux dans ce genre d'affaire.

Une baie vitrée entrouverte laissait échapper quelques bribes de la conversation d'un couple d'individus un peu éméchés. Tripier remarqua l'attention que les préposées à l'ordre social portaient à ses résonances. Il se sentit obligé de préciser :

-Mon compagnon et l'un de nos proches amis. Nous fêtons un anniversaire.

-Quand vous êtes-vous aperçu de la disparition de Madame Chamfort ?

Tripier ne semblait pas avoir entendu la question. Il tripota dans le pavillon de son oreille gauche, révélant ainsi qu'il portait de discrets appareils auditifs.

-Oui, pardon... Eh bien, deux jours de suite, elle ne s'est pas présentée à des rendez-vous pourtant de première importance pour notre journal. Des rencontres que nous avions convenues de longue date avec le cabinet Eaton-Morris, des experts-comptables. Impossible de la joindre. Son smartphone était sur messagerie, elle ne répondait pas aux courriels. Je me suis déplacé à son domicile et sa gouvernante ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours. Ce n'est franchement pas dans ses habitudes. Généralement elle prévient. C'est inquiétant. Hervé Pellen, le directeur du journal en ligne *Medialectis*, avec qui nous avons un projet d'importance, a également cherché à la joindre à plusieurs reprises. Sans succès.

-Le rendez-vous avec les barons du chiffre, c'était une réunion de routine ?

-Pas tout à fait. C'est un peu délicat... il se trouve que notre journal rencontre d'assez importantes difficultés financières. Les revenus des abonnements restent stables alors que nous avions prévu une croissance annuelle à deux chiffres. Les banques deviennent frileuses. Les aides de l'État ne suffisent plus à combler les déficits récurrents et nous devons aborder cette question sensible avec Eaton-Morris. C'est l'avenir du journal qui se joue en ce moment même.

-Avez-vous une idée de la raison pour laquelle Monsieur Pellen souhaitait joindre Madame Chamfort ?

-Non, sur ce point, je ne peux assurément vous être d'un grand service. Astrid exigeait d'être l'unique interlocutrice de Pellen.

-Vous le regrettez ?

-Disons que j'ai l'habitude. Astrid est une dure à cuire, mais c'est aussi une visionnaire, un petit génie de la gestion et des ressources humaines.

-Vous l'admirez ?

-Oui. J'ai de très bonnes raisons de lui porter de l'estime. Mais je ne suis pas aveugle pour autant. Astrid peut se révéler d'un extrême dureté, y compris avec moi. C'est un bulldozer. Rien ne lui résiste bien longtemps. Elle trouve toujours la faille et arrive à ses fins. Et pour elle, les fins justifient assurément les moyens – Jeanne se disait que ça aurait pu être un couplet de Boukharine. On peut regretter son arrogance, sa suffisance, son cynisme... sa violence aussi... Nous ne sommes pas amis, mais on ne peut être qu'enthousiasmé par son art de la stratégie qui emprunte autant à Sun Tzu qu'à Carl von Clausewitz.

-À vous entendre elle aurait pu faire gagner Napoléon I<sup>er</sup> à Trafalgar ou Waterloo. Avant qu'elle ne se volatilise, avez-vous remarqué chez elle un comportement inhabituel ?

-Pas vraiment, non. Comme je vous l'ai dit, la période n'est pas simple. Elle était assez soucieuse, c'est évident.

L'interrogatoire camomille dura encore une bonne heure, mais Tripier ne disposait pas d'éléments essentiels pour faire avancer l'enquête. Jeanne et Anggun repartirent avec les coordonnées de Pellen. Elles appelleraient le chef de *Medialectis* demain, dès potron-minet. En repassant le portique d'entrée, elles entendirent des bruits de plongeon. Les trois marsouins étaient retournés à l'eau.

Pour l'heure, elles s'élançèrent gyrophare dehors et sirène hurlante – en toute discrétion donc –, en direction de leur salle de concert préférée, le New Morning. Pas question d'être à la bourre pour l'unique date hexagonale du Tropical Voltage Big Band, un collectif déjanté, mixant musique populaire brésilienne et électro. Par la même occasion, elles en profiteraient pour récupérer un peu de produit et faire cracher leurs « bavettes » de Château d'eau.



### 3

Boukharine les avait convoquées à 8h tapantes. Anggun et Jeanne n'avaient dormi que quelques heures, dans la Clio. Pour repartir du bon pied, elles connaissaient la mixture : *sessqawa*. Un mélange savamment équilibré d'Alcaloïdes tropaniques et de triméthylxanthine. Autrement dit, un rail de coke de qualité et quelques expressos bien serrés. Côté poudre, elles avaient largement récupéré de quoi répondre à cette nécessité matinale ; côté café, elles se contentèrent d'une lavasse Starfuck. La qualité de l'une compensant les faiblesses de l'autre. Quand le divisionnaire ouvrit son burlingue, les deux capitaines, pimpantes, attendaient au garde à vous.

-Entrez.

Pénétrer dans le repaire de Boukharine, c'était un peu aller au musée. Des tapis aux tableaux, en passant par les bronzes, tout semblait sortir d'un casse à la Fondation Gulbenkian. Ça changeait des burlingues crasseux avec mobilier des années 70 et affiches de navets sur les murs. Anggun, qui avait compensé la médiocrité du robusta en doublant la dose de neige de Floride, était littéralement happée par la peinture qui se trouvait juste derrière son patron. Elle reconnût une reproduction du *Sacrifice d'Isaac*, dont l'original se trouvait au Musée des Offices à Florence – « à moins que ça ne soit le vrai » pensa-t-elle.

Au centre de la toile, Abraham s'appêtant à sacrifier son fils à la demande de Dieu. La scène ne l'intéressait guère. Elle était en revanche troublée par cet ange retenant le geste infanticide du patriarche. Elle l'entendait lui dire : « *N'avance pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien ; car je sais maintenant que tu crains Dieu, et que tu n'as pas refusé ton fils, ton unique* ». La voix de ténor de la créature céleste était celle de son père adoptif. Le bélier, à

droite de la toile, n'était autre que sa mère biologique. Même regard. C'est elle qui, finalement, allait « manger » à la place d'Isaac et être offerte en holocauste. À l'arrière-plan, les deux fines silhouettes baignées d'une lumière de feu, près d'une sombre bâtisse, n'étaient autre que Kaba' et sa pomme. Bien trop loin de la scène du crime qui allait se commettre, il était certain qu'elles n'arriveraient jamais à temps pour empêcher l'exécution de sa mère. Cet empaffé d'ange allait se tirer une fois Isaac sauvé, c'était sûr. Quel fumier !

-Vous êtes avec nous capitaine de Vries ou vous finissez votre nuit ?

-Désolée, je... Ce tableau est...

-Je ne vous le fais pas dire de Vries. Je ne vous savais pas sensible à la peinture italienne du XVII<sup>ème</sup>, mais si vous le voulez bien, nous évoquerons l'école napolitaine une autre fois.

Se croyant tout de même invitée à évoquer son goût pour l'art pictural, Anggun précisa :

-Vous savez, j'ai longtemps hésité entre l'école de police et les beaux-arts. Mon tonton québécois m'avait abonné à *La Vie des Arts* et...

Constatant que la conversation partait en sucette, Jeanne fut contrainte d'intervenir. D'abord en s'adressant à sa comparse :

-Putain, mets-la en veilleuse !

Puis à son supérieur hiérarchique :

-Excusez-la commissaire, les débuts de journée sont un peu difficiles. Nous avons planqué une partie de la nuit du côté de la gare de l'Est pour...

-Bordel de merde Kabalisa ! Il était pourtant bien clair que vous deviez vous concentrer uniquement sur l'affaire Chamfort. Qu'est-ce que vous foutiez à traîner encore là-bas ? Bon... Qu'est-ce que vous ramenez ?

Les explications furent courtes. Boukharine les invita à se remuer la couenne si elles ne voulaient pas finir à la circu. Ce qu'elles firent illico. Jeanne réussit à contacter Pellen au téléphone dans le quart d'heure suivant. Il était dans les embouteillages et la rappellerait une fois exfiltré de cette géhenne urbaine.

-Capitaine Kabalisa ? Hervé Pellen à l'appareil – Jeanne avait toujours trouvé cette expression stupide –, je suis à votre disposition.

-Merci de me rappeler. Nous avons appris que vous aviez cherché à entrer en contact avec Astrid Chamfort-Gravois à plusieurs reprises ces derniers jours. J'aimerais connaître le motif de cette insistance à la joindre.

-Quelle drôle de question capitaine ! Je crains fort de ne pouvoir vous en dire davantage.

-Je crois que vous ne comprenez pas très bien Monsieur Pellen – à son habitude, Jeanne y allait au culot. Vous n'avez pas franchement le choix. Je vous appelle avec une commission rogatoire en main. Je peux aussi vous faire convoquer dans un commissariat parisien, ou mieux encore, vous y faire amener *manu militari*.

-Une commission rogatoire ? Vraiment ? Cela veut dire qu'Astrid a eu de gros ennuis alors.

-Précisément !

-Qui me dit que je peux vous faire confiance ?

-C'est la police Monsieur Pellen !

-Précisément !

Jeanne aimait bien le ton de cet échange. Le type était passablement gonflé et ne se laissait pas impressionner, fidèle à sa réputation de fouille-merde irascible.

-Si vous ne voulez pas collaborer, je vais être dans l'obligation de demander à ce que soit délivré un mandat

de recherche à votre rencontre. Ça devrait pouvoir s'envisager dans la journée. Vous avez tort de vouloir compliquer les choses.

-Vous vous méprenez capitaine. Je vais, au contraire, grandement vous faciliter la vie. Je serais enchanté de pouvoir faire votre connaissance. La rédaction de *Medialectis* ressemble à un vestibule insalubre et mon appartement est actuellement en travaux. Le temps qu'il soit refait à neuf j'ai pris mes quartiers à l'Hôtel Labardin, rue de Constance. C'est dans le 18<sup>ème</sup>. À deux pas, il y a la Brasserie Romanov. Vous m'y retrouvez dans une heure ?

Quand elle arriva dans le restaurant, Hervé Pellen était installé à une table de quatre. Il avait étalé sur la nappe tissée d'un épais coton blanc, toute une série de dossiers, un ordinateur portable gris dernier cri, ainsi qu'une pile de journaux du jour.

Après leur coup de fil, Jeanne avait pris le temps de prendre une douche, de revoir sa tenue et d'effectuer un ravalement de façade qui ne consistait pas seulement à se repoudrer le nez. Ses cheveux étaient détachés, laissant s'épanouir une coupe afro qui la faisait ressembler à Pam Grier ou Angela Davis, entre *Blaxploitation* et *Black Power*. Elle flottait dans une robe rouge vif et avait troqué ses vieilles *sneakers* pour une paire de spartiates montantes qui finissaient d'en faire une hoplite des temps modernes. Sa courte veste en jean laissait affleurer le fond d'un gigantesque holster en cuir brun. Elle commanda un ristretto au passage, avant de s'asseoir, silencieuse, les bras croisés, en face de Pellen.

-Bonjour. Désolé de vous accueillir dans ce foutoir. La délocalisation n'a pas que du bon n'est-ce pas ?

Il était impressionné par l'allure de Jeanne. Il pensait voir débouler une blanche asperge avec chignon et moustache. Devant lui, il avait une tapageuse *black panther*. Elle

plongea son regard dans le sien, entre séduction et intimidation. Pellen fut totalement supplicié quand il discerna le 44 magnum dont la crosse en ivoire caressait l'aisselle de sa visiteuse. Un truc à la con qu'elle utilisait lors de ses rendez-vous galants ou certains interrogatoires. Le regard de l'interlocuteur se trouvait fatalement captivé par l'un des plus imposants et puissants revolvers du marché. Et attiré par la taille et la rutilance de l'arme, le regard du convive en venait à frôler la divine poitrine de Jeanne, récifs sur lesquels il finissait inexorablement par s'échouer tel *L'Amoco Cadiz* sur les côtes bretonnes. La capitaine Kabalisa était une naufrageuse émérite, digne de *L'Hôtel de la Jamaïque*. Son camp de base était plutôt l'hôtel de police, mais, après tout, le commissariat était aussi un repère de malfrats.

-Alors comme ça vous n'avez pas confiance en la police ?

-Vous n'allez pas me dire que vous, si.

-Mais je n'ai pas dit ça.

-Je ne vous imagine effectivement pas si naïve, etc.

Coup droit de fond de cours, revers croisé, montée au filet, *passing-shot*... L'affrontement verbal dura un moment. Pellen avait trouvé en Jeanne une adversaire à sa taille et se délectait de leur pugilat oral. Il se garda donc bien d'en faire une ennemie et finit par lâcher du lest :

-Je suis persuadé qu'il est arrivé quelque chose de grave à Astrid et c'est pour ça que j'ai accepté de vous rencontrer.

-Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

-*Le Francilien Libéré* et *Medialectis* sont associés. Nous collaborons de plus en plus étroitement, notamment pour mettre sur pied un Institut européen de journalisme. Ça devrait être un coup de tonnerre dans le landernau des écoles de journalisme. Astrid tient tout particulièrement à

ce projet et prend grand soin d'être engagée à hauteur du défi qui est le nôtre. C'est un premier point qui me fait trouver son silence pour le moins inquiétant. Mais Astrid développait aussi un projet personnel avec George Riffa, un journaliste franco-américain pigiste de luxe de notre rédaction. Je n'en sais pas grand chose si ce n'est que, d'après George, leur association allait déboucher sur ce qu'il n'hésitait pas à qualifier de « *french watergate* ». Quand un reporter qui a reçu par deux fois le prix Albert Londres et s'est retrouvé dans la *short list* du Pulitzer vous assure une telle chose, vous laissez faire sans trop poser de questions et attendez le jackpot.

-Vous suggérez que leur travail commun pourrait avoir un rapport avec la disparition d'Astrid ? Je connais par cœur vos prises de position quant à la protection des sources et tout votre bastringue de gratte-papier faux-cul à ce sujet, mais peut-être pourriez-vous convaincre votre plumitif mi coq mi pygargue de cracher le morceau, non ? Où peut-on le joindre ?

-3 boulevard Edgar-Quinet.

-C'est son domicile ?

-Maintenant, oui. Il y ait à « de-meurt » Cimetière Montparnasse. Division 8. Il s'est « suicidé » un peu avant qu'Astrid ne se vaporise.

-Vous avez récupéré leur travail ?

-Figurez-vous que l'ordinateur de George s'est fait la malle. Impossible de mettre la main dessus. Coup de chance, la patronne du Bandini, un rade où il avait ses habitudes, nous a appelé pour qu'on récupère un disque dur qu'il y avait peut-être sciemment oublié. Mais George avait appris à être prudent. Le disque est entièrement crypté. Impossible d'ouvrir quoi que ce soit. Et ce n'est pas tout. Surtout, j'ai de très gros doutes sur le fait qu'il ait mis fin à ses jours. Se foutre sous les roues du dernier RER en gare de Boigneville, ça ne lui ressemble pas. Il

allait bien, c'était un type enthousiaste et heureux de vivre, alors pourquoi aller se faire découper en rondelles, qui plus est au fin fond de l'Essonne ? C'est une drôle d'idée non ? Et puis nous devons nous voir le surlendemain. Il y a un truc qui cloche dans cette histoire. Les gendarmes ont retrouvé son téléphone portable. Son dernier coup de fil a été pour...

-Astrid !

-Gagné ! Je suis convaincu que son exécution est en lien avec ce micmac qu'ils échafaudaient ensemble. Si Astrid répond aux abonnés absents, il y a du mouron à se faire et faudrait peut-être voir à s'en occuper de près. Il ne serait pas impossible qu'on l'aide aussi à passer l'arme à gauche. Peut-être est-ce même déjà trop tard. De votre côté vous avez quoi ?

-Rien. Nada. Peau de zob. À ce jour, la piste la plus intéressante, c'est vous qui venez de m'en faire part. Vous avez le disque avec vous ?

-Non, il est entre les mains de Théo Andlauer des Sifflets de la République.

Jeanne écarquilla les yeux à s'en faire une entorse oculaire.

-Des quoi ?

-Les Sifflets de la République. C'est un collectif de lanceurs d'alerte avec qui l'on travaille. Un WikiLeaks façon « *french touch* ». J'ai bon espoir qu'ils arrivent à bout de la clé de chiffrement. On peut faire l'hypothèse qu'une fois que nous pourrons lire le contenu du disque, nous y verrons plus clair. En attendant, je compte enquêter auprès des personnes que fréquentait assidument Astrid, à commencer par un de vos collègues, un certain Serge Boukharine.

Cette fois, Jeanne était bonne pour une élongation du nerf optique.

-Mon collègue ? Comme vous y allez Pellen ! Boukharine est divisionnaire, c'est mon *boss* et c'est lui qui nous a prestement missionnées pour faire avancer le schmilblick. Ça sent l'interférence et les embrouilles à plein nez. Je vous suggère d'aller foutre votre truffe ailleurs. Il est hors de question que l'on se marche sur les Pinglots, Pellen. Vous m'avez bien entendue ? Si vous nous emmerdez, je vous coffre. Croyez-moi, ce sera un jeu d'enfant. Et puis vous me tenez au jus concernant les Appeaux de la Démocratie, ou quelque chose du genre, le groupuscule d'enragés dont vous m'avez parlé.

-Ok. Procédons comme ça pour le moment.

Jeanne commanda un autre ristretto qu'elle but cul sec. Elle ne régla aucune addition et partit robe au vent, le cortex en plein ramdam.



## 4

Anggun s'était gardée la gouvernante. Une dénommée Marie Duschesne. La villa de Bougival où créchait la Chamfort aurait pu être implantée à Beverly Hills ou à Bel Air. 23 pièces, 4 hectares de terrain paysagé, un cours de tennis en terre battue, sauna, hammam, jacuzzi et une piscine aux dimensions olympiques.

Le portail était grand ouvert et la capitaine de Vries s'engouffra dans la propriété sans passer par la case interphone. Devant le garage dont la porte était assez large pour faire rentrer au moins trois véhicules de front, était garée une antique Jaguar XJ-S break de chasse. Un modèle rare qu'Anggun n'avait jusqu'alors vu qu'en photo. À côté de cette pièce de collection, était rangée une Mini Cooper éraflée, dont l'aile avant gauche était joliment emboutie. Le phare manquait, laissant place à un trou béant façon orbite de manifestant intéressé au flashball. À son arrivée, Marie l'attendait sur le pas de la porte.

-Vous avez une heure de retard, éructa-t-elle avec un fort accent du sud.

Le reproche était factuellement fondé. Anggun improvisa un bobard :

-Toutes mes confuses Madame Duschesne. Il y a parfois des urgences dans notre métier. Je partais vous voir quand une vieille dame est venue témoigner d'un vol à la tire auquel elle a assisté tôt ce matin. Une bande de travelos brésiliens qui terrorisent les Champs Élysées.

-Oui, j'en ai entendu parler. Si j'en crois *Le Francilien Libéré*, ça fait des semaines que ça dure. On se demande ce que fait la police.

Le ton était goguenard.

-Bah rien, comme d'habitude.

Elles se marrèrent toutes les deux. Anggun eut droit à une visite complète de la maison, agrémentée de vanes bien senties et de piques bien saignantes sur la famille Gravois. Marie n'avait pas franchement connu le chef de famille, décédé il y a plus de dix ans, mais avait parfois affaire à ses deux fils Jean et Jacques. L'aîné était un fringant septuagénaire qui avait fait fortune dans l'immobilier. Il vivait le plus clair de l'année au Maroc, à Essaouira, et laissait entendre qu'il était un ami intime du roi. Jacques, le cadet tapait, cette année, 64 balais ; l'âge auquel sa mère les avait quittés. Le plus jeune des deux frères étaient une créature beaucoup plus fragile que son aîné, sans profession clairement établie. Un écorché qui avait adoré sa maman qui l'aimait également, mais à sa manière. Autant dire pas suffisamment à son goût de fils incestueux mal dans sa peau. Ces derniers temps, il se rendait régulièrement à la villa pour taper un tennis avec des amis ou faire quelques longueurs, en s'assurant préalablement qu'il ne croiserait pas celle qu'il appelait « la marâtre ». L'atroce harpie qui avait anéanti sa mère et subtilisé la fortune de son père. D'après Marie, il aimait aussi papoter avec elle devant un Martini dry qu'elle lui concoctait « avec l'olive » et dont il disait apprécier les parfaites proportions. Le récit qu'elle dressait de la vie du lieu aurait pu constituer le synopsis d'une nouvelle saison de *Peyton place*.

-Vous rappelez-vous du jour où vous avez vu Madame Chamfort-Gravois pour la dernière fois ?

-Mais parfaitement. C'était mercredi dernier. Elle a déboulé comme une folle en début de soirée. J'étais en train de préparer le dîner, un waterzooï de poisson pour trois. Elle recevait le député Scalone et sa femme. Mais en fin de compte, elle m'a demandé de tout annuler. Elle avait une mine que je ne lui connaissais pas. On aurait dit qu'elle avait la frousse. Pourtant, avoir la cagade, c'est franchement pas le genre de la maison, croyez-moi. Elle a

passé des coups de fil, très énervée, et puis elle a fait sa valise, la grande grise. On peut y ranger une baraque entière dans ce bagage ! Puis quelqu'un est venu la chercher. J'ai pas vu qui c'était. J'ai congelé une moitié du poiscaille et je me suis ramené l'autre moitié, que j'ai mangée le soir même, accompagnée d'un petit Sancerre. Ça m'a consolé.

-La Jag devant, c'est à qui ?

-C'est la voiture pour faire les courses. C'est moi qui m'en sers la plupart du temps. J'ai cassé la clé dans le neiman la semaine dernière. La plaie. J'attends le garagiste qui va me remettre tout ça d'équerre.

-Pas de bol ! Et l'autre, celle qui est bignée, c'est celle d'Astrid ? Non, Madame ne se déplace plus qu'en taxi ou en VTC depuis belle lurette. Elle n'a plus voulu de chauffeur depuis qu'elle a fait virer Maurice, il y a plus de vingt ans. D'ailleurs, va falloir que j'aie le voir Momo. Il aura bien un phare à trainer pour ma « pitchoun ». C'est comme ça que j'appelle ma Mini. Tiens, il pourrait vous en dire des vertes et des pas mûres sur la Chamfort, Momo. Et puis, lui, il a très bien connu Monsieur Gravois. C'était son homme à tout faire du temps où Geneviève de Richecourt, la première femme du vieux, menait encore la barque. Elle l'aimait bien le Momo et elle était, paraît-il, très très généreuse avec lui, si vous voyez ce que je veux dire.

Elle accompagna ses persiflages d'un clin d'œil appuyé. La domestique se lança ensuite dans un long monologue qui aurait mérité le podium à un concours de cancanages. Elle termina ses railleries par un « pas commode Momo, mais le cœur sur la main. Il s'occupe vraiment bien de sa fille handicapée ».

-Maurice comment ?

-Douens. CarCasse 78 à Poissy, sur la D30 en sortant de la Maladrerie.

-Ok. Et Chamfort, elle avait un compagnon ?

-Vous entendez quoi par là ?

-Eh bien une personne avec laquelle elle partage sa vie... et sa couche.

-Bouc.

-Pardon ? Vous voulez parler de la bestiole ?

Décidément, c'était la journée des bêtes à cornes.

-Mais non enfin ! Madame n'est pas « zoo-chais-pas-quoi », enfin... à ce que je sache. « Bouc », c'est Monsieur Serge Boukharine. D'ailleurs, je crois bien qu'il est dans la même branche que vous si j'ai bien compris. Il doit avoir un poste genre haut gradé chez les schmitts. Une huile ! On ne peut pas dire qu'il est là souvent, ça serait mentir, mais c'est son régulier et ça fait un moment que ça dure. Un type gentil et agréable, pas bégueule, attentionné. Si ça ne tenait qu'à moi, il faudrait le décorer pour sa patience, parce que Madame n'est pas facile, c'est rien de le dire. Il vient toujours avec un bouquet de fleurs, des roses blanches. Mais des fois, ça ne l'empêche pas de repartir la queue entre les jambes. Ça peut s'engueuler sévère, ici !

Anggun était ce qu'on appelle, sur le cul. Son div' leur avait bien mentionné qu'il était ami avec la Chamfort, mais il leur avait tout de même caché qu'il lui bouffait le berlingot depuis des lustres. C'était une étrange manière de procéder. Pourquoi leur avait-il caché la nature exacte de sa relation avec Astrid ? Par pudeur ? Et le portrait que Marie dressait de Bouc était peu conforme au commissaire atrabilaire qu'elle connaissait. Sans doute les mettait-il à l'épreuve : voir combien de temps elles prendraient pour lever le lièvre. Oui, ça devait être ça. Il n'avait pu s'empêcher de les tester. Eh bien il allait être servi le daron ! Le rapport de demain allait être saignant.

Boukharine ne les fit pas asseoir. Elles n’avançaient pas assez vite, en prirent pour leur grade et leurs promotions à venir. Habillées pour plusieurs hivers. Les rodomontades de Bouc avaient cependant un côté suranné qui en amoindrissait la portée. Il parlait haut, proférait des menaces, mais, au final, impressionnait peu. Anggun ne pouvait plus faire abstraction de ce que Marie Duchesne lui avait raconté. Elle le savait capable d’aimables attentions et, derrière son masque de divisionnaire autoritaire, le devinait un rien mélancolique, comme le *Garçon à la corbeille de fruits*. Un Caravage qui manquait à sa collection ; absence qu’Anggun envisagea comme l’indice qu’il cherchait à cacher sa véritable nature.

Puis ce fut à leur tour de donner de la voix, sur un ton toutefois bien plus *moderato*. On passait de la symphonie wagnérienne à la sonatine. La capitaine Kabalisa l’informa de son entrevue avec Pellen et de celle d’Anggun avec Duchesne. Boukharine entra dans une colère noire faisant passer le savon du quart d’heure précédent pour une scène de liesse. L’algarade fut à son comble quand Anggun suggéra qu’il aurait pu leur donner des détails s’agissant de sa proximité avec la disparue. D’un geste rageur, Bouc dégagea tout ce qu’il y avait sur son bureau, puis, dépité, s’incrusta dans son fauteuil Charles and Ray Eames.

-Je vous dois effectivement quelque explication et peut être aussi des excuses. Même si notre ménage ne répond pas aux canons habituels du concubinage, il se trouve qu’Astrid et moi formons bel et bien un couple. Je ne tiens pas à m’attarder sur les détails dont Madame Duchesne a dû, je suppose, vous abreuver ; ça n’a aucune importance en l’espèce. Nous étions, disons... en froid. Depuis des semaines. Nous avons rompu momentanément

tout contact. Je n'ai pas souhaité vous mettre la pression en ajoutant à l'urgence de la situation un devoir supplémentaire de résultat, eu égard aux relations intimes qu'Astrid et moi entretenons.

-Bien sûr. Nous comprenons. Vous avez une idée de ce que Madame Chamfort échafaudait avec ce type de *Medialectis*, un certain George Riffa ?

Boukharine prit un air confondu.

-Pas le moins du monde. Vous tenez ça de Pellen ? Je vous conseille de prendre avec des pincettes, ce que cet abruti vous raconte. C'est un vieil anarchiste aigri, un manipulateur qui ne rate aucune occasion de s'en prendre à l'État et tout particulièrement à la police. Son surnom c'est « HP », ses initiales, mais ça veut aussi dire « Haut-Parleur ». C'est une très grande gueule. Il a été un soutien inconditionnel des voyous de Tarnac, des ultras de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et traîne dans le marigot de l'ultra-gauche terroriste et des *black blocs*. Un sale type. Pellen est d'autant plus dangereux qu'il ne va pas bien du tout. Il est accro à tout un tas de produits et se charge régulièrement comme un *go fast*. Astrid m'en a dit le plus grand mal.

Le portrait que Bouc dressait du journaliste rendait ce dernier encore plus sympathique à Anggun. La capitaine de Vries ne détestait pas s'infiltrer dans les cortèges de tête des manifs et en profiter pour distribuer, incognito, quelques coups vicieux à ces gros cons de CRS. Dans sa bibliothèque, elle avait un petit bouquin de Pessoa intitulé *Le banquier anarchiste*. Elle se disait qu'une flic anarco-coco-nihiliste ça ne manquait pas de gueule.

On frappa à la porte. Au sésame « entrez », craché par Boukharine, répondit la ruée d'un gardien de la paix obèse. Manque d'exercice. Excès de paperasserie. Engoncé dans un uniforme qu'il portait comme un déguisement, il suait à grosses gouttes d'avoir gravi les quatre étages du commissariat pour ramener la presse du soir à son respecté

hiérarque. La moiteur du flicaillon provoqua un flash à Anggun qui s'était envoyée, une heure avant, une dose de méthamphétamine. Elle vit en lui comme une moisissure géante. Une monstruosité ; de celles qui peuplent les séries Z japonaises qu'elle télécharge et s'enfile lors de séances de *binge watching* qui occupent ses insomnies. Prête à dégainer. Le divisionnaire le remercia d'un léger signe de tête qui déclencha chez l'être fongique un demi-tour. Cette saloperie battait en retraite sans même avoir livré combat. Anggun n'aurait donc pas à intervenir pour les sauver de l'agression mycélienne que cette pourriture suintante fomentait.

Jeanne vit, dans le regard de sa partenaire, que celle-ci était de nouveau partie faire un tour du côté obscur de la farce. Flippant. Boukharine ouvrit *Le Monde*. Ça faisait la une.

-Eh bien voilà, nous y sommes : « Disparition d'Astrid Chamfort-Gravois ». À partir de ce soir, nous allons vivre l'enfer !

Il quitta son bureau en claquant la porte. La violence du geste fit trembler les murs et chuter *L'incrédulité de Saint-Thomas*. Son lourd cadre en stuc doré s'éparpilla, sur le sol, en gros morceaux. L'incident rappela à la mémoire d'Anggun cette scène des Évangiles quand, précisément, Thomas doute d'avoir devant lui Jésus qui l'invite alors à approcher sa main et de la mettre dans son côté. Le divisionnaire envolé, elle fit, comme en écho, courir ses doigts bagués le long des longues jambes voilées de noir de sa partenaire. Pourtant, nulle blessure à découvrir.

-J'ai envie de toi.

Jeanne sourit. Elle fit glisser la main de sa collègue jusqu'à son sexe. La sensation de va et vient sur le nylon de ses collants qui habillait sa vulve épilée provoqua une moiteur qu'Anggun eut de suite envie d'honorer. Kaba' l'en empêcha, mais lui promit du regard une suite différée. Pour l'heure, elle lui proposa une activité tout aussi

instructive, bien que moins délassante : faire le point avec Pellen. Jeanne avait dans l'idée qu'il en savait davantage qu'il ne voulait bien le dire. Il fallait aussi qu'elles mettent la main sur le disque dur de Riffa et donc sur ce Théo des Sifflets de la République.



## 6

Jeanne essaya de nouveau de joindre Pellen, sans résultat, et décida de se rendre à l'hôtel du journaliste. La réception lui indiqua que HP n'avait pas décanillé de sa chambre depuis la veille au soir. La 318, 3<sup>ème</sup> étage, à droite de l'ascenseur. Arrivée devant la lourde capitonnée, La capitaine Kabalisa fit claquer le heurtoir – une tête d'oiseau inquiétante. Elle avait l'impression de toquer à la demeure d'un bourgeois gentilhomme et s'attendait à voir débouler Pellen en grand Mamamouchi. Mais rien. La porte habillée « façon Chesterfield » n'était pas verrouillée. Jeanne fit tourner la poignée et passa le seuil, lentement, avec la ferme intuition que ce qu'elle allait découvrir ne lui plairait pas franchement.

Elle fit claquer l'interrupteur. Le journaliste était là, nu, sur le ventre, allongé sur son King size, la tête et les bras ballant. Inutile de se précipiter. La messe semblait avoir été dite. Au sol, une bouteille vide de vodka, un garrot en caoutchouc rongé et une « pompe ». Le tout formait, à la verticale du corps de Pellen, un *ready made* funèbre. Jeanne se rappela des paroles de Bouc sur les addictions d'HP. L'un de ses avant-bras portait des traces d'injection. Sur la table de nuit, un keps de poudre beige très fine. Héroïne. À côté, trois petits tubes en plastique. Des doses d'un gramme. Deux étaient vides. Le troisième, pour partie renversé, contenait une poudre plus grossière. Blanche. Jeanne y plongea son index et le frotta à ses gencives. Cocaïne ; de Prisunic pour être précis. Cet abruti de Pellen aurait donc eu le goût du *speedball*. S'il s'était envoyé tout ça en intraveineuse et avait arrosé le tout des 70 cl de « petite eau » russe – ce que laissait présager le flacon vide à l'étiquette rouge –, il n'y avait pas de quoi s'étonner de le retrouver refroidi.

Kaba' eut toutefois le sentiment que ça clochait sévère. Pourquoi HP se serait-il défoncé à ce point ? Son visage était par ailleurs décoré de deux larges tuméfactions et ses poignets portaient des marques qu'elle reconnut de suite : menottes. La boutanche de vodka était d'une marque rare, très chère, que Jeanne connaissait pour en avoir ramené, une fois, d'un voyage à Saint-Pétersbourg. Très difficile de s'en procurer même dans les épiceries fines de Paris. Et puis la coke. Les tubes portaient l'estampille de la bande de loulous qui refourguent cette sous-merde coupée à la lessive du côté de Saint-Denis. Pourquoi Pellen serait allé s'approvisionner en banlieue, alors qu'il était à deux pas du plus grand supermarché de came à ciel ouvert de Paris ? Étrange. À l'évidence, ses affaires personnelles avaient également été fouillées. Pas de trace de son ordinateur. Un meurtre maquillé à la va-vite en overdose. Aucun doute.

Redescendue dans le lounge de l'hôtel, affalée dans un large club en cuir patiné, la flic s'efforçait de faire le point devant un Speyside tourbé. La tête lui tournait. Elle avait hâte de rejoindre Anggun.

Elles passèrent la nuit ensemble. De temps à autre, il leur arrivait de partager quelques plaisirs saphiques. La capitaine de Vries était à voile et à vapeur et honorait toujours les avances de sa partenaire. Elle trouvait que Jeanne prenait soin de son bénitier comme personne. Quant à Kaba', les garçons ne l'avaient jamais vraiment fait grimper aux rideaux. Elle se disait afro-féministe, fatiguée des grands mâles dominants phallogocentrés et reconnaissait avoir attendu son vingt-quatrième printemps pour faire l'expérience de son premier véritable orgasme. À l'origine de cette découverte, une japonaise adepte du *shibari* qui l'avait initiée au plaisir d'être entravée au point de ne plus pouvoir du tout bouger. Himiko Saito, étudiante à qui l'on aurait donné le *Kami* sans confession avait le pouvoir de lui donner du plaisir en serrant davantage un lien ou en en relâchant un autre. Une pratique des plus

subtiles qui tranchait avec le scénario pipe-pénétration-éjac' faciale, inspiré des pornos dont s'abreuyaient ses *boyfriends* d'avant.

Jeanne appréciait tout particulièrement les positions dites *hog-tie*, lesquelles procuraient de fortes sensations et pouvaient être tenues des heures. Himiko l'enserrait des huit mètres de corde réglementaires, puis allait se promener. Longtemps. À son retour, le rituel était toujours identique : elle tranchait la *nawa* à un endroit bien précis en fonction du motif du ligotage. L'opération s'effectuait à l'aide d'un couteau traditionnel dont le fourreau en nacre était orné de trèfles dorés. La corde sectionnée délivrait ses chairs et redonnait quelque libéralité à son afflux sanguin. La nipponne – ni soumise – la gratifiait alors d'un massage *shiatsu* qui portait lentement, jusqu'à son comble, l'excitation sexuelle pour s'achever en une jouissance suprême. Six mois d'extase après des années d'ennui. Puis Himiko dut quitter la France pour des histoires de visa. Elle laissa à Jeanne, en souvenir, une mèche de cheveux d'un noir de jais et un peigne en ivoire incrusté de perles grises. Depuis, Jeanne affectionnait pour l'essentiel de baiser avec des asiatiques dont elle dégustait les chattes comme autant de mets aux saveurs exotiques.

Leurs ébats ne les avaient pas amenées trop tard dans la nuit. Elles avaient pris le temps de s'envoyer en l'air, mais elles avaient surtout passé un long moment, lovées l'une contre l'autre, à écouter un vieil album de Meshell Ndegeocello, *Peace Beyond Passion*, avant de succomber tranquillement aux charmes de Morphée.

Boukharine semblait aussi être au mieux. Il ne fit guère de commentaires sur la mort de Pellen, si ce n'est un « il fallait bien que ça finisse comme ça ». La cause exacte de son décès avait peu d'importance aux yeux du div'. Le plus simple serait encore de servir la version overdose. Le milieu des médias connaissait son passé de junky, son appétence pour la défonce et ne prendrait pas le temps d'aller gratter plus loin. *Trahit sua quemque voluptas*. Affaire classée. Jeanne et Anggun se gardèrent de tout commentaire. Tout juste indiquèrent-elles à leur supérieur leur volonté de retrouver au plus vite le type des Sifflets de la République.

Bouc leur intima d'oublier de suite cette piste, qu'il jugeait saugrenue, pour se focaliser sur du nouveau et du solide : l'existence avérée d'un ravisseur. Le divisionnaire sortit de son tiroir un large carré Hermès rouge, orné d'un pégase multicolore. Kaba' considéra le morceau de tissu avec attention et conclut que, pour une fois, ce foulard « à mémère » n'était pas si pire.

-Déposé ce matin dans la boîte aux lettres de la villa d'Astrid, accompagné d'un mot tapé à la machine : 200 000 à déposer demain, à l'aube, dans un container du Parc Montsouris. La lettre est aux mains de l'équipe scientifique. On aura les résultats dans la soirée ou demain. Si on retrouve des empreintes ou de l'ADN, il y a des chances que ça matche avec un gus enregistré dans nos fichiers. On ne s'improvise pas kidnappeur du jour au lendemain. Généralement, quand on en vient à jouer dans

cette division, c'est qu'on a fait ses classes au préalable, et ça laisse des traces.

Anggun se saisit de l'étoffe et la porta à son visage, naseaux en éveil. Boukharine devança la question :

-Chanel. N° 5. C'est bien son parfum, ainsi que le foulard d'ailleurs. Un cadeau que je lui avais offert. Je suis étonné qu'elle l'ait porté le jour de son enlèvement. Elle détestait le motif. « Un rien putassier ». Ce sont les termes qu'elle avait employés.

-Eh bien attendons les exploits de la scientifique suggéra Kaba'. On descend le foulard aux scellés ? Personnellement, je le trouve très beau ce carré.

-Merci. Oui... Débarrassez-moi de ce mauvais souvenir.

Anggun plia le morceau de soie avec la plus grande minutie et s'apprêta à le descendre à la caverne d'Ali Baba, quand Jeanne l'invita à emprunter la sortie.

-On va plutôt aller rendre visite à ta copine la mère Duchesne. J'aimerais vérifier que Boukharine ne nous enfumes pas. Direction Hollywood-sur-Seine.

Fidèle au poste, la gouvernante les accueillit en parfaite tenue de soubrette. Tablier, fichu, aspirateur.

-On ne va pas vous déranger très longtemps Madame Duchesne. Nous aimerions savoir si vous reconnaissez ceci.

Anggun sortit de sa poche le tissu du célèbre sellier, dans un mouvement qui faisait penser à celui d'un magicien de music-hall désirant faire disparaître un... doute. Le visage bonhomme de la camériste se convertit immédiatement en une mine embarrassée.

-Ça ne vous dit rien ?

-C'est à Madame. Je...

-Vous ? Est-ce exact qu'elle ne le portait jamais ?

Un rictus revint donner vie à son joli minois. Une question facile. La réponse fusa :

-Ah oui, elle détestait vraiment ce truc. Je vous le confirme à 100 %. C'est tout juste si elle ne me l'a pas proposé pour faire les carreaux. Si ça avait été le cas, je crois que je me le serais gardé pour mézigue ! Ah ça, on peut dire qu'il s'était pas foutu de sa pomme. J'ai vérifié sur Internet. C'est le grand modèle signé Christian Renonciat. Donnez un prix, voir ?

-Ça ne sera pas utile Madame Duchesne. Vous confirmez également que c'est un cadeau que lui a offert Serge Boukharine ?

-Ah ben oui, je confirme. C'était pour sa fête, y a trois ans. 27 novembre. Je m'en souviens comme si c'était hier, parce que c'est aussi la fête de ma nièce Séverine, vous comprenez. C'est le même jour. Et puis elle lui a fait une scène mémorable. C'est une des fois où elle l'a menacé de le quitter. Il était au bord des larmes le pauvre homme. Ça me faisait mal au cœur pour lui. Il vient avec un cadeau à 800 boules et l'autre, elle l'envoie sur les roses, genre « c'est pas assez bien pour moi ». Vous y croyez, vous ? Comment c'est possible de se comporter comme ça ? J'ai failli lui dire vous savez, je vous assure, j'étais prête à lui dire qu'elle n'était tout de même pas correct, mais bon... Après tout, c'était leurs oignons.

De Vries continua son numéro de prestidigitateur en agitant le foulard devant elle, comme pour montrer qu'aucun lapin n'y avait élu domicile.

-Et ce parfum ? C'est aussi celui de Madame Chamfort ?

-Ouuuhhhh. Oui. C'est un des siens, quoi. Elle a toute la collection : 5, 7, 19, 22... 18. Une vraie grille de loto ! Et puis dans toutes les tailles et en plusieurs

exemplaires. Elle a comme qui dirait des réserves. Y aurait de quoi remplir une barrique vous savez...

-Parfait, parfait... On ne va pas vous déranger plus longtemps Marie. Vous m'avez l'air en plein coup de feu... Enfin je m'entends... Ça turbine quoi !

L'annonce de leur éminent départ sembla la rassurer.

En sortant, Anggun remarqua que la Mini avait retrouvé son second phare. Elle se dit que les choses finissaient toujours par rentrer dans l'ordre. Une simple question de temps.

-Bon, Jeannette, t'es satisfaite ? C'était quoi ton idée ?

-Je ne sais pas. Un sentiment tout au plus. Je trouve que Boukharine a tout de même une drôle d'attitude. Vas-y démarre et oublie. Et ne m'appelle pas Jeannette.

## 8

Fallait maintenant s'occuper de Théo et de ses Sifflets. Ils étaient en possession du disque de Riffa et il y avait, là, comme qui dirait anguille sous roche, mais aussi urgence. Les timbrés qui avaient repassé George avaient sans doute aussi séché HP et il semblait logique qu'il s'apprête à refroidir le petit Théo. Comment allaient-elles le retrouver celui-là ? S'il avait lu la presse du jour et qu'il avait un brin de jugeote – ce que Pellen semblait vouloir lui accorder – le gamin avait déjà dû se mettre au vert. Dans le cas contraire, peut-être était-il déjà *6 feet under*.

Les Sifflets étaient de drôles de zigs. Entre appeaux à emmerdes et pipeaux d'arbitre dont la marotte était de faire chier les puissants. Leur crédo ? Avérer, dévoiler, balancer. Dire à la République ses vérités, toutes ses vérités, rien que ses vérités. Enfin essentiellement celles qui dérangent. L'an passé, avec l'aide de *Medialectis* et du *Canard enchaîné*, ils avaient mis sur la place publique une *big* affaire de pots de vin en région PACA. Rien de neuf sous le soleil ; sauf qu'en l'espèce, certains élus avaient sérieusement mangé. Près de 60 condamnations dont un bon quart assorti de peines de prison ferme. À Cannes, Nice, Vitrolles et alentours, ils sont été un certain nombre à chier dans leurs frocs.

Les deux têtes de pont des Sifflets, c'était Andlauer et sa petite amie ; une certaine Mathilde. Anggun se proposa d'aller faire un tour sur les canaux du forum 4chan, repère non modéré des Anonymous et de tout un tas de bidouilleurs du Net plus ou moins bien intentionnés. Elle s'était renseignée et les Sifflets avaient l'habitude de trainer sur certains des *boards* de discussion. La capitaine de Vries passa donc sa journée dans cet océan de papotages branchés et régressifs. Au hasard de ses



déambulations, entre conversations pédophiles et causeries de mangakas, elle repéra des apartés évoquant Sypher-X et Sylvidra. En lisant tout ce qu'elle trouvait en ligne sur les Sifflets, elle avait appris qu'il s'agissait-là des pseudos de hacker de Théo et de Mathilde. Leurs noms de guerre en quelque sorte. Les *posts* évoquaient les ennuis de « Syl » et l'obligation faite à « Syp » de rendre au plus vite « le matos ». Un charabia dont elle n'entravait absolument rien, mais qui lui semblait, au *feeling*, de la plus grande importance. Il était également question du Royaume de Judas, de Babylone et de « cette enflure de Nabuchodonosor ».

Aidée par une double trace de « cc » qu'elle s'envoya dans la diagonale de l'écran XXL de son smartphone, Anggun provoqua un putain de maelström cortical. Tempête sous un crâne. Le sien. Neurones et synapses faisaient front unique pour percer l'énigmatique glose mésopotamienne. Elle s'allongea sur le dos à même le sol, les yeux fermés, les mains derrière la tête et les coudes écartés, un peu à la manière dont on se rend à l'ennemi, mais aussi à l'évidence. Bingo ! Elle se releva à la vitesse d'une balle sortant d'un flingue, vérifia sur Internet quelques unes de ses hypothèses, et rejoignit le conciliabule biblique en faisant claquer son clavier :

*← Tout comme vous, je suis aussi une enfant de Salomon. J'ai les moyens d'aider Syp à sortir victorieux du combat contre l'armée babylonienne. Je propose un rendez-vous à la porte d'Ishtar : 48521122109. Quand ? Quelle heure ?*

Anggun crut un moment faire un bide total. Mais son message reçut finalement une réponse :

*← Qui nous dit que tu n'es pas Holopherne ou un de ses sbires ?*

*← Pour dire vrai, rien. C'est un risque à prendre parce qu'une chance à saisir. À vous de voir. Dans une minute je ne serai plus là.*

La réplique ne se fit pas attendre.

←*Demain. 6h.*

Anggun lança un cri à la manière d'un comanche victorieux à Adobe Walls, au moment même où Kaba' fit irruption dans le bureau.

-Alors, là, ma chérie, tu vas me sauter au coup. Je te passe les détails, mais j'ai réussi à loger Andlauer. On n'aura plus qu'à le cueillir demain, à l'aube, au pied de la porte Saint-Denis. Alors ?

-Pas mal... Tu vois quand tu veux. Mais avant de mettre le grappin sur le boutonneux, nous allons être un brin occupées. Les blouses blanches ont ramassé empreintes et ADN dans le paquet cadeau du ravisseur. Les fichiers ont parlé et fait remonter un nom : Maurice Douens, le copain ferrailleur de notre copine Duchesne. Il a un « accordéon » des plus éloquents. Faut dire qu'il a commencé tôt. Rangé des camions depuis quelques années – mais pas des voitures –, il a œuvré tous azimuts dans le secteur du répréhensible. Du lourd. Il a joué les julots-casse-croûte, s'est fait pincer pour vol, vol à main armée, viol et j'en passe. Il a même été, un temps, soupçonné d'avoir fait partie de l'équipe des barbouses qui ont enlevé et assassiné Medhi Ben Barka.

Anggun écoutait en silence, un rien agacée de se faire voler la vedette sur le fil.

-Il a été le chauffeur du vieux Gravois et surtout de sa femme Geneviève, durant des années. Un rapport des RG lui prêtait une liaison avec sa patronne. S'il a bien enlevé Astrid pour se venger, il est possible que ce soit avec la complicité de notre copine Marie en Toinette et peut-être même du fils Gravois. Si c'est le cas, elle s'est bien foutue de notre gueule la gouvernante.

L'idée fut donc de rendre une visite de courtoisie à Douens à la nuit tombée. Pour patienter, les deux flics avaient effectué quelques prélèvements dans un paquet

d'ecstas sous scellés et avaient joué les pilules au poker. Jeanne s'était montrée des plus habiles. « *High* » comme jamais, elle avait la ferme intention de faire la peau à cette saloperie de Momo qui ne lui avait pourtant rien fait personnellement. L'heure venue, la capitaine Kabalisa partit avec son sac à dos « opération spéciale ». Anggun en connaissait les promesses.

Jeanne crocheta la grille de CarCasse 78 avec facilité, puis la porte décatie de l'antique baraque, avec délice. Le bouclar de Maurice Douens sentait effectivement à plein nez le vieux salopard. Un mélange de pisse âcre, de moisissure, de mauvais tabac froid et de souvenirs délavés. Une fragrance répugnante somme toute assez peu banale. Les miasmes du ferrailleur se distinguaient, de fait, de ceux de n'importe quelle autre vieille ordure. Un nez exercé pouvait sans aucun mal repérer l'unique de ce bouquet d'effluences marécageuses caractéristiques de sa vie étriquée et moralement retorse. En bout de course, les destinées médiocres finissent par exhaler un fumet singulier auquel, en l'espèce, venait s'ajouter le remugle de la connerie. Être stupide dégage un relent surprenant, les années passant. La dimension capiteuse des êtres et des choses est un pan de la connaissance existentielle abandonné à tort par nos civilisations rongées par le voir et le paraître. Les odeurs en disent pourtant long. Et avoir le mufler fin peut s'avérer bien plus précieux qu'une bonne vue. Sentir ou ne pas sentir telle est l'olfaction.

Torche en main, le ravisseur était sorti faire sa ronde d'inspection du parking à vestiges automobiles. Il était devenu propriétaire de cette entreprise à l'âge de la retraite. Les truands cotisent généralement peu à la sécurité sociale. Les moins prévoyants, au nombre desquels pointait évidemment Douens, se retrouvent dans l'obligation de trimmer et/ou d'arnaquer jusqu'au bout. La casse était une activité peu florissante, mais elle nourrissait passablement son homme si l'on savait l'agrémenter de menus trafics d'épaves et de cartes grises. Momo maîtrisait. Il assurait ainsi sa survie.

Malgré la chaleur, une casquette à oreillettes encadrait la grosse tête rougeaude de l'intéressé. Le couvre-chef qui n'avait rien d'estival soulignait les traits de sa trombine de *freak* alcoolo-tabagique tranchant sensiblement avec ce très long corps valétudinaire en haut duquel sa trogne se trouvait atrocement fichée comme sur une pique révolutionnaire. La silhouette sacrificielle de Douens apportait une touche carnavalesque au décor post-apocalyptique de l'ossuaire mécanique de la casse. Les carcasses démembrées, la taule froissée, les bris de glace et autres compressions césariennes composaient un hommage à la panne, à l'accident et à la mort, dont la fréquentation quotidienne aurait rendu dépressif n'importe quel ravi de la crèche. Dans son passage en revue de l'inerte et de l'oxydé, Momo était toujours accompagné par son berger allemand sourd et eczémateux. Il répondait tant bien que mal au nom de « Müller ». La version animale et fridoline de la déconfiture qui rimait avec le délabrement environnant.

À leur retour, le chien flaira la présence des deux flics qui s'étaient introduites dans leurs appartements en leur absence. Il n'en tira cependant aucune conséquence, pas même sonore. Donner du grognement ou de l'aboïement était bien au dessus de ses dernières forces. L'Initiative aurait pu lui être fatale. Maurice ne réagit guère davantage que son clebs quand il s'aperçut qu'il n'était pas seul et que son *home sweet home* avait subi une évidente effraction. Il toisa les deux inconnues et fut un instant rassuré en constatant qu'il s'agissait de jeunes femmes. Sa misogynie viscérale le disposait à penser que la source d'ennuis que représentait cette double incursion féminine était nécessairement moindre que s'il avait eu à composer avec un envahissement par la gent masculine, eut-il été numériquement moindre.

-Qu'est-ce que vous faites là la jeunesse ? Z'êtes rentrées comment dans le gourbi ? J'ai une mauvaise nouvelle pour vous les gazelles : y a pas de fric ici ! Si

vous voulez vous faire de la maille, va falloir penser à aller braquer le bourgeois plutôt que le *lumpen* hein ! Logique.

Les deux capitaines encapuchonnées ne semblaient guère attentives à ses arguments. Sans réaction de leur part, Douens en ajouta une couche du même acabit :

-Y a rien à voler ici, je vous dis. Vous vous êtes trompées d'adresse. Nada, que dalle, macache bono bezef... Ma caisse ressemble à un compte chèque postal de RSiste en fin de mois. Un désert.

Devant ce qu'il diagnostiqua comme une évidente neurasthénie, Momo changea de registre, espérant ainsi faire déguerpir ses visiteuses :

-Foutez-moi le camp les grognasses ou Müller va bouffer vos jolis petits culs de gagneuses !

Le premier « parpaing » fusa à l'initiative de Jeanne, chargée comme une mule. Un bourre-pif lourd, parfaitement dosé. Il vint déplacer la cloison nasale du septuagénaire qui se mit alors à beugler en s'affalant dans un fauteuil miteux en velours jaune rance. La capitaine Kabalisa le saisit alors par le col élimé de sa chemise à carreaux – façon « trappeur de l'Outaouais » – et le gratifia d'un élégant coup de boule, tout en légèreté, qui finit de lui exploser le tarin. Il hurla en portant les mains à sa fraise dont le sang sortait à gros bouillons. Son blair ressemblait, du coup, à une turbine à boudin.

-Salope de négresse ! Tu m'as explosé le pif sale pute ! Je vais te tuer !

Histoire de ne pas être en reste vis-à-vis de sa partenaire et, surtout, de ne pas laisser sans réponse les propos racisto-sexistes du taulier, Anggun lui asséna une énorme baffé. L'ample geste lui arracha un long râle et le cala définitivement au fond de son siège. Ses poignets furent rapidement fixés aux accoudoirs à l'aide des menottes qu'elles ne quittaient jamais ; serrées au maximum. Jeanne sortit alors de son sac noir un coupe boulon de grande taille.

N'ayant toujours pas envisagé que cette visite vespérale puisse avoir une autre motivation que la rapine, Douens persévéra dans son argumentation de salaud de pauvre :

-Tu comptes faire quoi avec ce truc jeune conne ? La semaine dernière, j'ai vendu deux rétros et une tête de delco. 50 euros. Ça paie à peine mes clopes et la pâtée du chien. La monnaie est dans le tiroir sous le comptoir. De quoi vous offrir un café avec deux pailles. Vous pouvez tout retourner, vous trouverez peau de balle. Vous braquez

une casse de banlieue là ! C'est pas le siège de la Banque de France !

D'un geste rapide et précis, sans sommation, Kaba' lui trancha net l'auriculaire droit à l'aide de sa pince « monsaigneur ». La stupéfaction rajouta à la douleur. Douens hurla et Müller se précipita pour boulotter le morceau de barbaque qui venait de choir de la main nourricière de son maître. La capitaine de Vries écarta le molosse sourdingue d'un coup de rangers en pleine gueule, avant qu'il ne rogne le morceau de barbaque. Le germanique berger fila la queue entre les jambes se planquer dans un coin où il serait plus peinard.

-Mais vous voulez quoi bordel de merde, bande de cinglées ?

À la vue de l'outil qui caressait maintenant les doigts de son autre main, les sphincters de Maurice lâchèrent toute la merde qu'ils retenaient depuis la veille. L'odeur de la peur, mêlée à celle des excréments était parfaitement immonde. Anggun prit sur elle pour ne pas lui gerber dessus et pensa que si elle n'intervenait pas, ça allait bientôt ressembler au *David avec la tête de Goliath*. Elle prit donc les commandes de l'interrogatoire, non sans lui avoir, au préalable, décoché une dernière mandale, histoire de bien lui faire comprendre qu'il ne bénéficierait d'aucune pitié. Auriculaire en main, elle lança son *Question pour un champion* :

-Savez-vous, Monsieur Douens, qu'il y a en Indonésie une fière ethnie dont ma grand-mère était issue, pour qui les mains sont le miroir de l'âme ? Les vôtres sont crades et grossières. Ce sont des mains de fumier. Votre âme est noire comme le cambouis. Très mauvais karma.

La flic se lança dans une expertise visuelle du segment préhenseur qu'elle tenait à bout de bras, tourné haut vers la lumière blafarde du plafonnier.



-Hummmm... Assurément, vous avez les phalanges du cynique, la pulpe du lâche et les ongles typiques du fourbe, plats et striés. Vous devriez chaleureusement remercier ma partenaire pour cette séance de manucure qui redonne quelque originalité, voire une certaine élégance à votre droite paluche de raclure. Mais trêve de bavardages esthéticiens... Votre petit doigt me dit que vous avez des choses à nous confier. Je me trompe ? Ne répondez pas tout de suite ! Laissez-moi vous éclairer davantage.

De Vries singea d'inspecter plus avant la partie mutilée, tout en réprimant les haut-le-cœur que lui provoquait la senteur nauséabonde qui emplissait maintenant toute la pièce.

-De par le fait, à bien y regarder, je crois que vous avez les doigts d'un... kidnappeur. Oui c'est bien ça, un ravisseur de pacotille, ordre des rebuts, embranchement des sous-merdes. Une espèce qui répond parfaitement aux théories darwiniennes de l'évolution : sélection par adaptation aux exigences de l'environnement. L'humanité coupable et défaillante produit des engeances dans votre genre et sans doute aussi quelques aberrations acclimatatives dans le nôtre de mauvais genre, soyons honnêtes.

Maurice semblait déboussolé. Anggun se tourna vers Jeanne et lui mit sous le nez le Douens auriculaire.

-C'est ça n'est-ce pas ? Tu confirmes ?

Imperturbable et en apnée, Jeanne esquissa un léger hochement de tête approbatif.

-Je mettrais ma main au sabre, et la vôtre au coupe-boulon, mon cher Maurice, que vous vous êtes lancé dans des activités de mise sous séquestre. Astrid Chamfort-Gravois, ça vous dit forcément quelque chose, n'est-ce pas ? Je parie qu'elle attend saucissonnée dans le coffre de l'une des épaves de votre jardin d'agrément. Laissez-moi deviner... Vous êtes sans doute assez con pour avoir été

guidé par vos dispositions bien ancrées de laquais et vous avez essayé de faire coïncider le statut social de votre victime avec la marque de la caisse où vous l'avez mise en conserve. Le cul d'une BM ? La malle arrière d'une Merco ? Peut-être même bien un modèle approchant celui que vous conduisiez quand vous étiez le chauffeur de Geneviève de Richecourt... C'est ça ? J'y suis ?

-Mais vous êtes qui bordel de merde ?

-Ferme ta gueule Momo ! C'est nous qu'on pose les questions !

À l'usage ironique de cette réplique qu'elles avaient entendue maintes fois sortir des gutturaux larynx de leurs abrutis de collègues, les deux femmes ne purent refréner une franche hilarité qui porta à son comble les angoisses de leur hôte, au bord de la rupture tant nerveuse que cardiaque.

-Reprenons si vous le voulez bien... Vous avez toujours admiré Madame de Richecourt qui, elle, s'est continûment montré d'une grande générosité avec vous. Une vraie femme du monde comme on dit. La grande classe ! De la haute, mais magnanime ; miséricordieuse même ! L'une de vos bonnes copines nous a rencardé sur les largesses dont vous aviez bénéficié : étrennes mirobolantes, vacances tous frais payés sur la côte d'Azur, sports d'hiver en Confédération helvétique et, à ce qui paraît, cerise confite sur le gâteau princier, de temps à autre, quelques avantages coupables en nature. Une noble et bienveillante patronne qui, délaissée par son vil mari, se tapait son valet, moins par goût du populaire que pour pouvoir aller à confesse avec de bonnes raisons.

Jeanne prit le relais :

-Chauffeur-gigolo de l'héritière de Richecourt, en voilà une situation enviable et inespérée pour une crapule dans votre genre, tombé quelques années plus tôt pour viol, proxénétisme et quelques autres babioles. Sans compter le

non lieu dans l'affaire des deux jeunes Algériens battus à mort. Une erreur de jeunesse sans doute. Quand Lady Chatterley vous a accordé votre week end et qu'elle en a profité pour se foutre la gueule en l'air, ça vous a miné grave. Vous avez eu de la peine n'est-ce pas ? Surtout, après sa mort, les choses n'ont plus jamais été comme avant. Le père Gravois vous a refourgué sa nouvelle donzelle, Astrid Chamfort, mais ça n'était vraiment pas pareil. À première vue, vous gagniez au change : plus jeune, plus moderne, plus drôle, plus agréable à regarder aussi que la Geneviève. Mais voilà, Astrid, c'était un autre modèle, celui de la parvenue qui méprise le petit personnel. Vous ne passez pas la nouvelle période d'essai et Gravois vous vire comme un malpropre, sur suggestion appuyée de sa fraîche petite reine. La dragée n'est jamais passée, vous rongez votre frein et, à force de ruminer, bien des années après, vous finissez par vouloir venger votre Vivi impératrice en kidnappant la Pompadour.

Anggun se tourna pour s'adresser à son binôme :

-La dent dure et la rancune acharnée notre Maurice, tu ne trouves pas ? Il décide d'enlever celle qui a littéralement ruiné sa médiocre petite vie de muletier de luxe, qui pourtant le comblait. Faut dire que depuis la fin de ces années de grâce, Momo n'a vécu que de larcins plus véreux les uns que les autres. Retour à la case zonzon par deux fois : six mois pour recel, puis deux ans pour récidive. Et puis Momo clown triste n'est plus tout jeune. Il se demande ce que va devenir sa fille infirme quand il ne sera plus de ce monde. Avec le rapt de la Chamfort, il y avait moyen de faire d'une pierre deux coups : laver l'honneur de Sainte-Geneviève et récupérer assez de thunes pour mettre la môme neuve à l'abri *ad vitam aeternam*. C'est un stratège notre Momo, faut pas croire. La crème de la lie, le haut du pot de chambre. Sauf qu'il ne pouvait pas prévoir que le scénario puisse se gripper aussi vite. Vous rendez-vous compte que personne n'a l'intention de

dépenser le moindre kopek pour revoir la jolie petite  
gueule de l'empaffée en chef ?

La capitaine de Vries pivota de nouveau vers le présumé innocent :

-À l'avenir, bien que je doute fortement que vous puissiez en avoir un, vous retiendrez qu'il faut toujours enlever des personnalités *bankable* : sœur Thérèse plutôt que la reine Margot, Gérard Jugnot plutôt que Jérôme Cahuzac.

Et de virer de nouveau vers Jeanne :

-Et puis cet abruti particulièrement bas du front a laissé ses empreintes et son ADN. C'est tout juste s'il n'a pas donné l'adresse de sa casse pourave. Alors forcément... l'avant-garde de la police judiciaire n'a pas eu trop de mal à fixer le maladroit.

Un long silence s'installa, ponctué des ronflements erratiques de Müller. Le regard de Maurice s'était perdu dans un vague dont il ne semblait pas vouloir revenir. Une parfaite tête de veau à oreillettes.

-Ho ho, monsieur Douens ? Vous êtes avec nous ou vous vous imaginez dans les bras de votre aristocrate et défunte rombière ? À moins que vous ne soyez en pensée avec votre charmante linotte, chair de votre chair. Romy, c'est bien ça ? Un prénom pour le moins approprié quand on a un père ferrailleur.

Après avoir pissé le sang et s'être chié dessus, voilà que le casseur s'adonnait maintenant aux sécrétions lacrymales. Le vitreux remplaçait le vide oculaire. Les filles diagnostiquèrent un manque d'étanchéité qui pourrait rapidement s'avérer fatal.

-Vous êtes de la police, sonda-t-il dans un moment de clairvoyance ?

-Ça se pourrait bien mon con !

-Mais...

-Mais quoi ? Nos mauvaises manières, c'est ça ? Vous vous dites que c'est tout de même pas du jeu si les cognes se mettent à avoir des pratiques si peu attendues. De la part de représentantes de l'ordre, vous vous attendiez à quelque chose de plus tenu et de plus convenu ? Faut se mettre à la page Momo ! La flicaille à papa c'est terminé. L'avènement de la police 2.0 a sonné : efficace, expéditive et... digitale. Indulgente aussi : on vous propose une réduction de peine immédiate s'il vous venait d'avoir l'extrême obligeance de bien vouloir nous indiquer où vous planquez Astrid.

Kaba' retira les menottes au détenu raccourci d'un doigt. Dans un mouvement de retrait, celui-ci plaça ses deux poings serrés sur sa poitrine, un peu à la façon dont l'expressif Hervé Vilard chantait *Capri c'est fini*. Cette inattendue mansuétude lui fit recouvrer, un court instant, quelques menus espoirs qui se désagrégèrent aussitôt quand il prit conscience que la vérité n'allait sans doute pas convenir aux deux amazones.

-Je...

-Oui... Nous vous écoutons Monsieur Douens. Allez-y, détendez-vous, pensez à Romy qui, à l'heure qu'il est, doit peut-être terminer un coloriage pour son papa chéri, à moins qu'elle ne soit déjà sanglée sur son lit à baigner dans son urine.

-Je... C'est bien moi qui ai placé le foulard dans la boîte aux lettres.

Jeanne fit claquer le bec de la tenaille XXL.

-Je sais bien que vous n'allez pas me croire, mais je n'ai pas enlevé Madame Chamfort-Gravois.

-Effectivement. Je crois que tu mens mon petit Maurice ! Tu oublies la muleta de la Chamfort.

Anggun joignit le geste à la parole et sortit le carré Hermès qui adoucissait un court moment les arômes de l'air ambiant.

-Sans pouces, la vie devient tout de suite plus laborieuse. Réfléchis-bien tout de même ! Essaie de te souvenir dans quelle planque tu la fais moisir. Je sens que ma collègue a la cisaille facile aujourd'hui. Il faudrait voir à ne pas trop jouer à lui faire perdre patience. Moi, je dis ça...

-Putain, mais vous êtes des grandes malades, toi et ta copine ! Je vous jure sur la tête de Romy que je n'ai pas enlevé cette pourriture d'Astrid. Le foulard, c'est Marie qui me l'a donné et pas pour monter le coup hein, mais pour me remercier de lui avoir changé son phare. C'était pour faire un cadeau à Romy. La bouteille de parfum aussi. C'est ensuite que j'ai pensé que...

-Pensé ?

-Je me suis dit que comme cette salope semblait avoir foutu le camp sans laisser d'adresse et que... Enfin, il y avait peut-être moyen de prendre un billet au passage. Une simple arnaque, pas plus. Promis. C'était l'occasion de faire payer à ces deux ordures la mort de Geneviève. Ils l'ont poussée à bout. Ce sont eux qui l'ont tuée. Le vieux est crevé et cette foutue garce, j'espère qu'elle s'est déjà faite boulotter par les asticots à l'heure qu'il est, mais si c'est le cas, je n'y suis pour rien. Je n'ai pas revu cette salope depuis des lustres, si ce n'est à la télé. Ça devait être ma dernière embrouille. La toute dernière. Pour Romy. Et je l'ai foirée, puisque vous êtes là.

-Momo, votre lucidité force le respect.

Maurice Douens était effondré. Il savait risquer, au bas mot, 20 ans d'embaillage. Il mourrait en cabane, sans doute sans pouvoir revoir sa fille. Les larmes qu'il déversait n'avaient rien de celles d'un saurien. Elles étaient assurément celles d'un vaurien, mais elles avaient

bel et bien le parfum de la repentance. Une exhalaison tellement forte qu'elle arrivait même à couvrir l'odeur de sa propre merde. Un signe qui ne trompe pas et emporta la générosité du duo policier.

-Sachez que nous avons aussi un cœur. Je ne vous apprends rien, les apparences sont toujours trompeuses. Ma collègue et moi avons un *deal* à vous proposer : vous balancez tout ce que vous savez sur Astrid et, en échange, on vous laisse la vie sauve. De surcroît, bonus : on passe l'éponge !

Douens ne fit pas attendre sa réponse. Il voulait bien passer à table et baver tout son soûl. Müller repointa son museau semblant vouloir, lui aussi, prendre connaissance de ce qu'avait à dire son maître. Le coup de saton qu'il avait essuyé lui avait fait sauter une canine, mais la teutonne bestiole ne semblait pas en tenir le moindre grief à Anggun. Il alla direct se frotter à ses jambes, comme pour lui témoigner l'assurance de sa servilité. Et Maurice de se montrer tout aussi résilient que son vilain clébard. En à peine dix minutes de confession, les capitaines Kabalisa et de Vries en apprirent quelques bonnes. Le répertoire des saloperies et flétrissures auxquelles s'était adonnée Astrid Chamfort-Gravois s'étoffait là de quelques révélations qui dessinaient un portrait de la dame décidément fort peu flatteur. Plus elles avançaient dans la connaissance de la vie de l'*executive woman*, moins elles nourrissaient l'envie de la retrouver. Par contraste, Maurice Douens, en devenait presque sympathique. Aussi, Jeanne se laissa aller à un élan de charité :

-Pour établir sans discussion possible notre altruisme et vous remercier à la hauteur de vos mérites collaborationnistes, nous consentons à placer votre petit doigt au freezer et à appeler de surcroît le SAMU. Vous n'aurez qu'à leur raconter que vous vous êtes salement blessé en manipulant je ne sais quoi. Avec un peu de chance, les diafoirus de l'hosto réussiront à ajuster la pièce manquante du puzzle. Une main toute neuve et la fortune



de ne pas vous retrouver une nouvelle fois derrière les barreaux. Vous avez assurément gagné votre journée, mon cher Maurice...

Jeanne et Anggun quittèrent les lieux satisfaites du déroulé de l'opération. Il fallait, maintenant, préparer l'arrestation du chef des Sifflets. Elles flattèrent la croupe de Müller dont les battements de queue métronomiques témoignaient de son contentement. Elles tendirent aussi la main à Douens qui se demanda si elles ne se foutaient tout de même pas un peu de sa gueule. Il était toutefois hors de question de prendre le risque de les contrarier. Il leur présenta le poignet de son battoir invalide qu'elles secouèrent tour à tour comme on sert la paluche à un soldat ayant accompli un acte de bravoure : avec une fermeté toute verticale. La douleur fut vive, mais Momo serra les dents. Il s'évanouit dès qu'elles tournèrent les talons. Il avait sauvé sa peau. Enfin c'est ce qu'il croyait.

Il reprenait son souffle et ses esprits quand deux types cagoulés rentrèrent à leur tour dans la pièce, armes à la main. Momo crut un moment à une caméra cachée, car il était ignorant des principes de base de la Loi de Murphy, celle de l'emmerdement maximum ; un comble pour quelqu'un qui venait de se faire dessus. L'un des deux intrus descendit Müller à bout portant. Il commenta son geste dans une langue que Maurice n'arriva pas à identifier. Son comparse leva à son tour un semi-automatique jumeau. En direction de Douens. Momo eut le temps de reconnaître un Makarov ; de l'artillerie qu'il lui avait été donné de manipuler par le passé. Le canon de la pétoire vint se coller à sa tempe. Il ferma de nouveau les yeux.

*-Tvoya molitva !*

Le chourineur qui venait de le gratifier du grand sommeil laissa tomber l'arme à terre puis plaça une enveloppe de papier craft aux pieds du fauteuil. Dans une lettre dactylographiée, Maurice Douens expliquait avoir mis fin aux jours d'Astrid Chamfort-Gravois et avoir enfoui son corps en forêt de Fontainebleau. Il ne regrettait pas son geste et était même fier d'avoir fait dégager une telle garce de la surface du globe. Ne souhaitant toutefois pas terminer ses jours en prison, il préférait en finir. Pas un mot pour Romy.

Les capitaines Kabalisa et de Vries étaient arrivées sur les lieux vers 5h du mat' après avoir passé une courte nuit sur les lits de camp de leur bureau du comico. Elles avaient garé la Clio à deux pas de la Porte Saint-Denis et partageaient leur dernière clope, affalées sur la banquette arrière. Les volutes de l'American Spirit s'échouaient sur la moquette de plafond du véhicule de service, chaque jour toujours un peu plus grise. La dernière bouffée avalée à plein poumon, Anggun alla, comme convenu, attendre Andlauer sous la porte d'apparat, tandis que Jeanne planquait du côté des Grands Boulevards, histoire d'assurer la sécurité d'une partie des alentours.

Théo Andlauer ramena sa fraise à l'heure convenue. Un grand type mince aux cheveux longs. Jean, sweet, baskets et sac à dos noirs. Une sorte de black bloc longiligne, à la limite du cacochyme, tout droit sorti du cyberspace ou d'un concert de *Rage againt the machine*. Anggun lui fit signe de la main sans être certaine qu'il s'agissait bien de celui sur lequel elle souhaitait mettre le grappin. Elle avait bien évidemment « googlisé » sa trogne, mais la capuche dont il était affublé lui mangeait toute la partie haute du visage, empêchant la flic de le calculer complètement.

-Tu es Théo n'est-ce pas ? C'était moi, hier, sur le *board*.

-Vous êtes seule ?

-Non, je suis venue avec une copine, mais...

-J'imagine que c'est la meuf qui fait les cents pas sur le boulevard ? Vous êtes bien les deux flics dont m'a parlé Pellen ?

Anggun ne s'attendait pas à être si tôt percée, mais répondit du tac au tac avec une certaine bonhomie.

-Affirmatif Monsieur Andlauer. Je suis...

-Vous cassez pas pour les présentations ! J'ai vos pédigrées et vos états de service. Hervé m'a dit qu'en cas de pépin je pouvais compter sur vous. Vous tombez à pic. J'ai des emmerdes comme jamais et Hervé ne répond pas. Je sais que vous voulez mettre la main sur les données de Riffa. Pas très original par les temps qui courent. Vous êtes une ribambelle à vouloir mettre la main dessus. Sauf que ce truc est devenu notre assurance vie, alors je ne vais pas pouvoir vous le refourguer comme ça, sans contrepartie. Si je suis là, c'est que je crois qu'on peut se rendre mutuellement service, mais j'ai besoin de garanties sérieuses quant au fait que vous n'allez pas nous lâcher comme des pauvres merdes une fois que vous m'aurez fait cracher ce que vous voulez.

-Vous faire cracher ? Comme vous y allez ! Vous avez une bien mauvaise opinion des forces de l'ordre jeune homme ! Je suis convaincue qu'entre sifflets républicains on devrait pouvoir s'entendre sans avoir à sortir la gégène. Qu'en pensez-vous ?

-J'en pense que je suis dans la mouise jusqu'au cou. Hier, ils ont enlevé Mathilde. Ils veulent évidemment récupérer le disque. S'ils sont pas trop cons, ils vont partir du principe que les données ont été craquées, qu'elles ont été copiées et que la seule option valable qu'il leur reste, c'est de nous faire la peau. Comment je fais, moi, maintenant ? Si je ne leur amène pas le matos ils flinguent Mathilde, si je leur apporte, on y passe tous les deux.

-Pas de panique ! À tout problème sa solution. Vous ne croyez pas ?

-Purée, pourquoi vous me demandez sans arrêt mon avis, là ? Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ce que je pense ou ce que je crois ?

-Opopop, on redescend d'un cran Monsieur le lanceur d'alerte. Au fait, c'est qui « ils » ?

-J'en sais foutre rien. On a l'embarras du choix, à commencer par vos collègues du service central du renseignement territorial. Ça peut être Goldorak, le Concombre masqué...

-Je vois... enfin pas complètement clair à ce stade, mais si j'ai bien saisi, vous suggérez que, quoi qu'il en soit, c'est du lourd qui nous attend, n'est-ce pas ?

-De l'extra lourdingue vous voulez dire ! Du pesant outre mesure, du pondéral hors gabarit. Les chances pour que Mathilde ne finisse pas coulée dans un mauvais béton ou réduite en bidoche pour lasagnes surgelées sont minces. Et pour avoir une chance de la retrouver en version intégrale, va falloir sérieusement se creuser les méninges et se sortir le cul des ronces ! Ceux qui ont enlevé Syl sont aussi ceux qui ont dû buter Riffa et sans doute aussi Astrid Chamfort. Pas des rigolos.

-Et zigouillé Pellen, derechef ! *Sic transit gloria mundi.*

-Quoi ?

Sonné par la nouvelle, la tête des Sifflets ravalait son toupet. C'est ce moment que la capitaine Kabalisa choisit pour sauter sur le dos du hacker, le plaquer à terre et lui mettre les pinces. Anggun commenta la mise aux fers du trublion :

-Désolé, mon biquet, on va poursuivre notre conversation en lieu sûr. On va jouer à domicile si tu veux bien. Les menottes c'est juste une précaution. Rassure-toi, on est bien du même côté du manche et t'as bien sonné à la bonne porte. On va faire en sorte que tu puisses de nouveau encoder ta sylphide.

Arrivé au 30<sup>ème</sup> de la tour Giralda, chez Kaba', après une douche, un petit déjeuner et une mise en confiance,

Andlauer leur fit le récit complet de ses récentes aventures : Pellen lui confie le disque dur de Riffa. Ils craquent la clé de chiffrement assez facilement. Une partie des données est perdue, mais sont sauvées des heures d'entretien entre le journaliste et Astrid Chamfort, durant lesquelles elle balance sévère des trucs qui pourraient faire salement vaciller le landernau de la politique hexagonale. Du pain béni pour les Sifflets de la République. Mais Syl se fait embarquer par des inconnus, à la barbe de son prince charmant, au pied de leur immeuble de la place des Fêtes. Pellen ne répond plus. Les ravisseurs exigent de récupérer le disque de Riffa en échange de la cyberpunk qu'ils menacent d'amochoer sévère s'il n'obtempère pas.

La méthode qu'appliquaient Kabalisa et de Vries était simple : prendre les choses les unes après les autres, prioriser, puis agir. Pour l'heure, la préséance était à la récupération de la dulcinée d'Andlauer. Théo avait été sommé de se rendre au cimetière de la Paroisse Saint-Germain de Charonne à minuit. Comme un fait exprès, le point de rendez-vous était à 5 minutes à peine de chez Kabalisa. Une affaire de voisinage. De surcroît, Jeanne connaissait bien l'endroit pour aller y lire tranquille quand elle en avait le temps. L'église qui était fermée au public avait servi de décors à la scène finale des *Tontons flingueurs*. Quant au cimetière paroissial qui lui était attenant, il abritait notamment la sépulture de Robert Brasillach, laquelle continuait d'être fleurie chaque année par d'obscurs phalangistes du Cercle franco-hispanique. Jeanne déplaçait systématiquement les couronnes commémoratives qui servaient alors à égayer les tombes alentours des communards. *No pasaran !*

Toute la difficulté de l'opération consistait à ce que les deux minots ne finissent pas en dévots de Sainte-Bastos. Fallait donc préparer le match un minimum. Cet après-midi, Jeanne irait repérer les lieux avec un autre œil que celui d'une lectrice à la recherche de calme, Anggun irait faire l'idiote auprès de Boukharine et Théo récupérerait le

disque convoité qu'il avait pris la précaution de placer entre des mains amies. Division sociale du travail de résistance. Rendez-vous était pris en début de soirée à l'appart' de Kabalisa. Nom de code ? Le « perchoir » eu égard à son altitude. Vue imprenable sur la canopée minérale de la capitale et le clocher de Saint-Germain. Objectif bien en vue.

Boukharine était vêtu d'un costume noir à rayures qui lui donnait des faux airs de mafieux italien. Il ne s'était pas rasé, arborait un teint gris et des cernes larges comme des soucoupes de service à café. Anggun avait presque envie de le débarbouiller.

-Bien... asseyez-vous capitaine de Vries. J'imagine que vous êtes au courant.

-Je...

-La préfète Tanner a donné une conférence de presse il y a une demi heure.

Boukharine joignit le geste à la parole. Il se saisit d'une télécommande et donna vie à l'écran plat qui trônait sur un meuble marqueté. Tanner apparue sur le téléviseur dernier cri. Anggun savait que c'était une « buros » qui avait fait l'essentiel de sa carrière planquée à la Direction Générale de la Police Nationale. Les images montraient une salle clafie de journalistes. Caméras, perches, bonnettes, objectifs gros comme des bazookas... On se serait crû un jour de soldes chez Camara. La blonde préfète prenait place derrière un pupitre qui accueillait une foire de micros siglés. Elle se racla la gorge et chaussa une paire de lunettes à la monture vermillon, raccord avec son rouge à lèvres et sa manucure :

-Bien... Je vous remercie de votre présence. Je voulais vous communiquer quelques informations factuelles s'agissant de l'enquête menée par la DRPJ de Paris sur la disparition de Madame Astrid Chamfort-Gravois. Cette enquête a basculé dans les dernières heures et nous sommes, hélas, en mesure d'affirmer avec certitude que Madame Chamfort-Gravois a bien été la victime d'un ravisseur. Le kidnappeur dont nous



connaissions aujourd'hui l'identité, un certain Maurice Douens, par ailleurs bien connu de nos services, aurait agi par vengeance. Il a malheureusement mit fin au jour de Madame Chamfort-Gravois. Le meurtrier a prévenu les services de police de son crime dans la nuit. Une patrouille est arrivée sur son lieu d'habitation et de travail, une quinzaine de minutes après son appel téléphonique. Le corps de Maurice Douens a alors été retrouvé, sans vie. Les premières constatations portent à croire qu'il a mis fin à ses jours en faisant usage d'une arme à feu dont il était l'illégal détenteur. Une autopsie est actuellement en cours. Une lettre d'aveu a également été retrouvée sur place, indiquant sans plus de précision que le corps de Madame Chamfort-Gravois avait été enterré en forêt de Fontainebleau. La gendarmerie mène actuellement des recherches sur plusieurs zones dont nous savons qu'elles étaient fréquentées par Maurice Douens.

Boukharine joua avec la télécommande pour couper la chique de Tanner.

-Toutes mes condoléances commissaire !

-Merci de Vries. Pour dire vrai, je ne m'attendais guère à un dénouement heureux. Il aurait fallu un miracle. Il nous reste l'art pour nous consoler n'est-ce pas ? J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas insensible à la peinture italienne.

Le divisionnaire se mit debout, en silence, et longea lentement les murs de son bureau en stoppant ça et là, devant les nombreuses reproductions qui y étaient suspendues. Arrêté devant *Saint François en méditation*, il scruta longuement le tableau, puis se retourna vers sa subordonnée :

-S'il n'en fallait garder qu'un seul ?

-Un... Un Caravage ?

Boukharine se contenta de la fixer. Après un temps de réflexion, Anggun proposa :

-*Le Christ à la colonne* ou peut-être *L'Arrestation du Christ*. L'un et l'autre sont fascinants.

Deux œuvres qui n'étaient pas au catalogue de l'exposition permanente du divisionnaire. Il continua sa visite, passant maintenant dans le dos de sa visiteuse :

-Vous êtes surprenante capitaine de Vries. On vous croirait aisément inculte, même un peu basse du front pour tout dire ; certainement plus prompte à fréquenter les boîtes de nuit à la mode et les karaokés que les musées et les bonnes galeries. Comme quoi... l'habit ne fait pas le moine. Il s'agit bien de se méfier des apparences, presque toujours trompeuses... Que diriez-vous du *Martyr de Sainte Ursule* ?

-Hummm... La princesse bretonne avec une flèche dans le buffet, c'est ça ? La légende dit qu'elle se trimbalaient accompagnée de 11 000 vierges. La classe, la meuf ! Quand il a peint ça, il paraît qu'il suçait déjà un peu les fraises non ?

-Œuvre tardive en effet. Il y a toujours quelque chose de particulièrement émouvant qui affleure des traces des dernières fois, vous ne trouvez pas ?

Anggun ne savait trop quoi répondre et en profita pour aborder le sujet qui lui brûlait les lèvres :

-Vous croyez vraiment dans le suicide de Maurice Douens ?

-Et pourquoi faudrait-il en douter ?

-Je ne sais pas... Je ne comprends pas bien son geste. Ça n'est pas très cohérent de se flinguer à un moment où vous allez potentiellement toucher le pactole. C'est assez désopilant, à tout le moins contre-intuitif.

-Ça l'est. L'âme humaine reste le plus grand mystère de ce monde, de Vries. C'est pour cela que la métaphysique ne se fera jamais enterrer par la science.

Boukharine revenait doucement vers son bureau. Après avoir marqué un temps d'arrêt devant un petit format, il se retourna vers Anggun :

-En fait, vous avez raison de Vries.

-Ah ! Vous en convenez. Douens n'a pas pu...

-Je vous parle de *L'Arrestation du Christ*. Cette œuvre pourrait en effet être la dernière, celle qui signe tout le reste. Judas embrassant Jésus pour le désigner à ses bourreaux. Un amour coupable. Une des toiles les plus tragiques de l'artiste, donc l'une des plus belles. Il y a d'ailleurs glissé un autoportrait, comme s'il voulait se faire deux fois le témoin de la félonie des hommes. Un geste qui n'est finalement pas si loin de celui de Douens non ?

Il s'assaya enfin.

-J'ai peine à vous suivre commissaire. Je...

Elle ne savait pas s'il fallait balancer la purée illico, ne rien dire, ne faire part que d'une partie des faits... Anggun pensa qu'il y avait toutes les chances que Bouc ait appris, d'une manière ou d'une autre, l'existence de leur petite virée nocturne à CarCasse 78. Cacher la chose reviendrait de suite à les rendre suspectes. Aussi fallait-il rendre compte.

-Nous avons rendu visite à Douens hier et...

-Et vous n'y avez vu que du feu. Ce vieux salaud vous a roulées dans la farine. Je ne vous en veux pas de Vries. Bien au contraire. Je pense même que vous n'y êtes pas pour rien dans la décision qu'il a finalement prise de cesser d'empoisonner la société. Vous avez dû lui mettre les foies et, tout bien considéré, grâce à la détermination dont vous lui avez fait, j'en suis sûr, la démonstration, il a pris conscience qu'il n'échapperait pas à la justice. Auto-

nettoyage. On ne va pas le pleurer n'est-ce pas ? Douens a mis fin aux jours d'Astrid. Faut-il vous le rappeler ?

Boukharine sortit d'un tiroir une chemise défraîchie de couleur bleue, auréolée de traces de café dessinant des sortes d'anneaux olympiques rouillés et défaits. Il ouvrit le dossier avec une extrême lenteur comme pour donner une certaine solennité à son geste. Y était classée une série d'agrandissements photographiques représentant le résultat du supposé auto-homicide de Douens. Il en choisit trois avec une grande délicatesse et les plaça sous le nez de sa capitaine.

-Et maintenant ? La chose ne vous apparaît-elle pas plus évidente ?

La première photo était une vue d'ensemble de la scène. Douens y apparaissait de biais, mollement affalé dans son siège côtelé jaune pisse. Une coulée rouge vif dévalait de sa joue pour s'élargir sur le dossier du fauteuil, dessinant comme l'estuaire d'un fleuve rencontrant la mer. Marée haute. Le côté gauche de son visage était paré d'une béance grosse comme un poing. Elle lui tenait maintenant lieu d'oreille. La deuxième photo était une variante de la précédente, prise sous un autre angle et d'un peu plus près, mettant ainsi en valeur les chairs déchiquetées et brûlées du ferrailleur. La troisième montrait Douens de côté, le bras droit ballant et, à sa verticale, un flingue dont la crosse était ornée d'une étoile. Ce qui sauta aux yeux clairs du capitaine de Vries fut surtout l'énorme poupée dont Momo s'était entourée la main droite : un vieux torchon lui ceignait la paluche à la manière de celle d'un boxeur prêt à chausser son gant. Comment aurait-il pu appuyer sur la queue de détente de cette arme de poing, affublé d'un tel tortillon ? Bouc n'avait-il rien remarqué ou la prenait-il pour une dorade ? Elle préféra ne pas creuser la question et acquiescer bien nettement pour montrer qu'elle s'en remettait aux évidences qu'il lui suggérait.

-Eh ben ! Il s'est pas raté le con ! Ça fait plaisir à voir.

Boukharine baissa les paupières.

Anggun pensa utile de joindre un large sourire à son commentaire, quitte à passer pour inconvenante. Démonstration semblant avoir été efficacement faite, le divisionnaire remballa sa collection de clichés Paris-Match.

-Depuis combien de temps êtes-vous dans le service, vous et Kabalisa ?

-Ça fera trois ans en septembre.

-Déjà ? Vos résultats son très bons. Aussi, ai-je pensé qu'il était temps de vous faire bénéficier d'une promotion à l'évidence méritée. L'outre-mer pourrait vous tenter ? Réunion ? Guadeloupe ? Martinique ? Ou la Guyane peut-être ? Assurément, vous y trouveriez, à un bon prix, tous vos produits préférés. À moins que vous ne vous arrangiez comme vous avez l'habitude de procéder ici, en allant ponctionner, dans les scellés, quelques trop-perçus.

Anggun resta interdite. Comme pour une dernière prière, Boukharine fit se réunir l'extrémité des doigts de ses deux mains et plaça ses index rassemblés sur sa lèvre supérieure. Il fixait maintenant Anggun qui attendait que tombe la sentence.

*-Saint Matthieu et l'ange ! C'est évidemment celui-là qu'il faudrait garder. Je vous donne à toutes les deux votre semaine. Allez-donc prendre l'air loin de Paris. Il y a des promotions en ce moment sur les vols pour la capitale italienne. Cela vous permettrait d'aller l'admirer *in situ* : église Saint-Louis-des-Français de Rome à deux pas de piazza Navona. Saluez de ma part le père Antoine. Et à votre retour nous reparlerons de cet avancement.*

À la sortie de son entrevue avec Bouc, Anggun s'était précipitée au perchoir. Il fallait qu'elle crache sa Valda et qu'elle prenne un truc qui la calme. Cet enfoiré de div' voulait leur faire prendre des vessies pour des lanternes et, qui plus est, les placardiser. Mais quel putain d'enfoiré ! Pendant qu'elle faisait le récit de sa conversation avec leur vénéré chef, Jeanne était allé lui chercher un Armagnac de 1968, habituellement réservé aux grandes occasions. Elle roula aussi un trois feuilles de Nova OG. Deux gorgées et trois tafs plus tard, la capitaine de Vries était redescendue à un niveau d'énervement que Jeanne trouvait acceptable. Bouc n'allait pas l'emporter au paradis. Elles avaient juré-craché. Anggun pour de vrai, s'excusant aussitôt du glaviot dont elle venait de gratifier la moquette de sa collègue. Mais dans l'immédiat, il fallait se concentrer sur l'exfiltration de Syl.

Dans l'après-midi, Jeanne avait effectué les repérages nécessaires à l'opération *go back home*. Pas d'éclairage, deux entrées fermées par des grilles hautes, un accès possible par l'église, deux allées principales, plusieurs tombes de collabos et quelques-unes aussi de fédérés, dont celle de Henri Bäuer descendant putatif d'Alexandre Dumas fils et ami de Louise Michel. Jeanne aimait à penser que ces promiscuités tombales annonçaient quelque chose du match qui allait se jouer. Les rouges révoltés contre les chemises noires. La partie n'était pas jouée d'avance mais Kaba' le sentait bien. Une intuition. Et dans ces moments-là il en fallait. De la chance aussi. Théo se placerait au carrefour des deux avenues qui striaient le cimetière, bien à découvert ; Anggun planquerait non loin et Jeanne investirait un des toits terrasses bordant l'enceinte, équipée d'un fusil longue portée à visée nocturne, prête à faire un carton.

Andlauer rappliqua à l'heure prévue. Décidément, ce petit était du genre ponctuel. Il sortit de son sac à dos deux disques identiques :

-Celui-ci contient l'entretien de Chamfort par Riffa. De la bombe.

Il posa le rectangle noir sur un coin de la table du salon.

-C'est cadeau ! J'ai évidemment fait des copies des fichiers.

Il sortit de son sac un deuxième disque.

-Celui-là, c'est aussi de la bombe. Au sens propre. Un ami qui s'y connaît y a placé 40 grammes de tolite. J'imagine que vous savez ce que c'est. Le trou du cul qui va pluguer l'USB dans son ordi va vivre, un bref instant, un 14 juillet personnel. Au moins pire pour sa gueule, il s'en tirera avec une main arrachée. S'il est myope et penché sur son écran, il se fera sauter la gaufre.

Anggun et Jeanne trouvaient les désirs artificiers de leur collaborateur assez dans leurs goûts. L'attention était louable, mais la réalisation pratique du plan *plug and blow* signifierait que l'échange aurait eu lieu. Peu probable. Ou que ça n'aurait pas franchement tourné, comme ils l'espéraient, c'est-à-dire à leur avantage. Tout aussi improbable. Dans un cas comme dans l'autre, il était de toute manière à peu près assuré qu'ils n'assisteraient pas au spectacle pyrotechnique attendu. Mais l'idée leur plaisait bien.

Dès la tombée de la nuit, il allait falloir pénétrer dans l'enceinte du camping aux macabées et s'y installer avant que les forces de l'Empire ne déboules. L'option choisie était que Théo et Anggun rentrent par l'église. Contrairement à une légende bien établie, les voies du seigneur sont tout ce qu'il y a de plus pénétrables. Pendant ce temps, Jeanne irait prendre de la hauteur avec son barda de *sniper*. Tels des journalistes aux ordres, de plateau télé, ils étaient tous équipés d'une oreillette et d'un micro

cravate dernier cri, récupérés par Anggun dans une bagnole de la BRI, lors de la médiatique intervention du 18 novembre 2015 à Saint-Denis. Elle en avait également profité pour tirer un gilet par balle au RAID, dont Théo était ce soir affublé. Appelons ça une précaution.

Ils arrivèrent par la porte Nord. Trois marmules bodybuildées qui dépassaient de deux têtes Mathilde, qu'ils tenaient en laisse, à l'aide d'une longe. Ils s'arrêtèrent à une bonne dizaine de mètres d'Andlauer. Puis Syl reprit son cheminement vers son *boyfriend*. À mi-chemin, le « maître », à l'autre bout de la corde, tira un coup sec, ce qui eut pour effet de stopper net la progression de la jeune femme. À cette distance, Théo s'aperçut que sa compagne était fermement bâillonnée et équipée d'une sorte de licol qui lui enserrait le cou, la rendant dépendante de la laisse. Malgré l'obscurité, il distinguait nettement les larmes qui emplissaient ses yeux et faisaient couler un abondant maquillage qui lui noircissait les joues. Ça lui collait une touche à tourner dans un film de Dario Argento. Elle tenait dans sa main droite un dictaphone qu'elle tendit vers Théo comme pour être certaine qu'il capterait bien ce qui allait en sortir. Une voix synthétique et trafiquée, dont il était difficile de dire s'il s'agissait de celle d'un homme ou d'une femme, délivra un message :

-Monsieur Andlauer, félicitez-vous d'être venu. Voilà comment nous allons procéder : vous allez confier le disque à votre amie qui ira le remettre à nos hommes qui en vérifieront le contenu. Une fois ce menu contrôle effectué et si tout leur semble correct, la chienne pourra rentrer à la niche. Au moindre début d'entourloupe, évidemment, ils vous abattront sans sommation.

Joignant le geste à la parole, deux des trois molosses venaient d'armer avec fracas des fusils à pompes dont les canons avaient été sciés. La première de cordée laissa alors tomber l'enregistreur et étira son bras gauche vers Théo, à se déboiter l'épaule, comme pour lui signifier



l'absolue nécessité d'obtempérer. Jeanne, qui avait parfaitement perçu les instructions et l'avenir qu'elles promettaient aux jeunes Sifflets rompit alors le silence radio :

-Tu lui refiles le disque, mais au moment du contact tu l'amènes à terre et vous y restez bien sagement le temps qu'on règle deux-trois choses. *Go* !

Andlauer était tétanisé par la peur, mais réussit tout de même à se saisir du disque en attente au fond de son sac. Il ouvrit des yeux grands comme les sphères de l'Atomium, pour essayer de prévenir Syl de l'éminence d'un geste inattendu. Au moment où les deux Sifflets se jetèrent au sol, Jeanne appuya sur la détente de sa machine de guerre, mais aucun projectile ne sortit du tube d'acier noir. Les deux armoires à glace tirèrent alors de suite sur les tourtereaux, à la façon de viandards se défoulant sur une portée de perdrix. Le tir croisé atteignit Mathilde aux jambes. L'un de ses genoux explosa littéralement sous l'effet de la chevrotine. Inopinément, les salves trouvèrent également le chemin du disque piégé de Théo. Comme prévu, la déflagration arracha bien une tête, mais ce fut la sienne.

Dans la même fraction de seconde, Anggun avait bondi de derrière la pierre tombale où elle s'était dissimulée, sur le dos du terminator qui se trouvait au plus près de sa planque. La lame de son couteau de chasse pénétra profondément les chairs de l'impudent cerbère qui s'effondra en l'emportant avec lui dans sa chute. Ce placage involontaire lui sauva sans doute la vie, car l'homme à la laisse avait maintenant en main une kalash' AK12, avec laquelle il arrosa copieusement dans leur direction. Jeanne s'était finalement rabattue sur son arme de service et ajusta le plus gros des deux avec succès. Coincée sous plus d'un quintal de muscles, Anggun n'eut pas la possibilité de courser le dernier des Mohicans qui disparut par où il était apparu.

Le barouf des tirs et de l'explosion avait réveillé le voisinage. Il fallait faire fissa pour dégager le tarmac avant que la maréchaussée ne ramène sa fraise. Pas même le temps de fouiller les deux refroidis. Anggun pris dans ses bras Mathilde, inconsciente. La gamine était très salement amochée et perdait beaucoup de sang. Il allait falloir l'amener aux urgences pour avoir une chance de lui sauver la jambe et peut-être même la vie. Une éventualité que les événements venaient de refuser à Théo qui avait été élagué de la partie haute de sa personne. En perdant la tête, les Sifflets de la République avaient aussi été décapités. Tout en fonçant vers la Clio qu'elle avait heureusement garée aux abords, Jeanne pensa que mourir dans un cimetière était une forme de politesse rare.

Gyrophare et sirène dehors, les deux flics fonçaient à tombeau ouvert en direction de la Pitié-Salpêtrière. C'était là qu'on emmenait les collègues quand il y avait du grabuge. Par chance, Mathilde fut prise en charge par une équipe de soignants qui semblaient l'attendre. Un ballet de blouses blanches, quadrilles et coryphées de l'internat de médecine, dansait un lac des cygnes salvateur. Ce corps de ballet hospitalier était dirigé par une étoile de la chirurgie dont Kabalisa et de Vries ne virent que la chevelure rousse. Une infirmière leur précisa que le docteur Righetti faisait toujours des miracles. Elle leur tendit aussi un tas de paperasse qu'elles devaient remplir afin de renseigner l'admission de Syl. Sauf qu'il n'était pas question de documenter quoi que ce soit en rapport avec le carnage de ce soir. Les deux capitaines dégagèrent le plancher *illico presto* en direction d'un squat d'Aubervilliers qui leur servait de temps à autre de planque.

L'Uzine était situé dans un bâtiment à l'architecture vaguement art nouveau, qui avait accueilli, en des temps économiquement plus fastes, l'administration d'une fabrique de machines-outils. Une fille aux cheveux rouges, aux mille piercings et aux tatouages agressifs les réceptionna sans poser de question. Anggun se demanda quelle gueule la punkette pouvait avoir sans toute cette quincaillerie qui la faisait ressembler à un fétiche à clou. Elles furent conduites dans les étages. La pièce qui leur servirait de base arrière possédait une grande fenêtre barrée de volets roulants sortis de leurs rails à mi-hauteur.

-Vous avez la piaule pour une semaine max. Après, elle est réservée pour un groupe de camarades berlinois du bloc. Ils déboulent pour le G20 de Chantilly, histoire de se faire les dents sur les keufs français. Va y avoir du sport.

Deux matelas crasseux étaient posés à même le sol. Vu leur état, ils semblaient tout droit sortis d'un hospice pour vieux incontinents. Deux palettes empilées servaient de table basse. Des poufs en cuir à moitié éventrés agrémentaient le lounge destroy. Dans un coin, une étagère avec des draps et des duvets que la rouge punk désigna du doigt :

-Je vous déconseille de foutre votre carcasse dans ces sacs à viande. Les deux derniers mecs qui s'y sont risqués en sont ressortis avec une maladie de peau qui les faisait ressembler à des paupiettes sur pattes. En revanche, les linceuls sont propres.

Elle marqua un temps d'arrêt.

-Au fait, mon nom c'est Mona. Ma piaule est au fond du couloir. La porte défoncée avec l'affiche des Ramones. Je ne suis pas contre les plans à trois et j'ai quelques spécialités.

Elle ouvrit grand la bouche et en fit sortir une langue démesurément grande, dont l'extrémité avait été taillée en deux. Chacune des pointes semblait autonomes dans ses mouvements. Elles étaient agrémentées d'un fin anneau argenté surmonté d'une boule ciselée qu'elle fit tour à tour claquer sur sa denture parfaitement alignée. L'appendice vipérin était traversé de spasmes prometteurs. Anggun ne put s'empêcher de lâcher :

-Putain, la *tongue* ! Classe !

Jeanne lui rentra son coude dans les côtes et mit fin à la conversation :

-Merci pour la démonstration et l'invitation. On avisera.

Les deux fliquettes en cavale s'affalèrent sur les poufs délabrés. Jeanne se sentait fautive de n'avoir pu descendre le prétorien qu'elle avait pourtant bien calé dans son viseur. Le fusil s'était enrayé et l'opération avec. Anggun voulut apaiser la détresse de sa partenaire en rendant explicite son envie de lui faire l'amour, là, maintenant, sur ces matelas pourlingues, pour redonner l'avantage à la vie. Jeanne laissa les mains de sa coéquipière parcourir son corps, caresser son sexe et ses seins, sa bouche lui arracher des frissons. Elle finit pourtant par la repousser avant d'éclater en sanglots. Anggun la recouvrit d'une vieille couverture qu'elle aurait voulu être à la fois un écrin princier et le linceul de la culpabilité de celle qui était devenue bien davantage qu'une partenaire professionnelle et sexuelle. En ce moment de défaite, ses sentiments pour Jeanne lui explosaient en pleine poire. Elle la chérissait.

Son trésor de Wonoboyo à elle. Jeanne et Anggun s'endormirent l'une contre l'autre, nerveusement vidées, mais rechargées de ce sentiment rare qui ressemblait bien à ce qui devait s'appeler l'amour.

Leur nuit fut courte. Le levé matinal. Anggun avait trouvé, dans un coin de la piaule, un poste radio néanderthalien PO/GO/FM qui crachait des informations matinales dans un à peu près médiatique habituel. La journaliste évoquait le voyage présidentiel dans les ex-colonies africaines. Le tour de passe-passe consistait à présenter ce relevé des compteurs de la Françafrique par le barbot en chef *himself*, comme un hommage diplomatique rendu aux Républiques amies. À gerber ! Fut aussi évoquée une rixe mortelle rue de Bagnolet, sans plus de détail.

Les deux capitaines débriefèrent rapidement le fiasco de la veille. Le bilan oscillait entre catastrophe et cataclysme. Elles conclurent que les trois mousquetaires qu'elles avaient affrontés venaient des pays de l'Est. Leur râtelier était *made in USSR*. La lunette de visée du fusil de Jeanne lui avait permis de remarquer que celui qui avait réussi à prendre la poudre d'escampette avait une étoile à huit branches tatouée dans le cou, à côté d'une tête de mort. Un autre avait les phalanges décoraient de croix. Ces mecs étaient, à coups sûrs, passés par les taules de Russie et étaient membres d'un gang mafieux. Restait à savoir ce que le crime organisé post-soviétique venait foutre dans cette histoire.

Là où elles en étaient, leur seule chance de s'en sortir était de découvrir où se trouvait cette garce d'Astrid Chamfort-Gravois. Récupérer le disque dur au perchoir était bine trop risqué. La seule piste qui leur restait, c'était cet enfoiré de Boukharine dont elles commençaient à croire qu'il devait forcément avoir un putain de rapport avec l'équipe des coupe-jarrets eurasiens.

Mais pour tirer la chose au clair, il allait falloir commencer par s'équiper. Un coup de fil à « Darwin », un ancien sandiniste reconverti dans la refourgue et la mitraille d'occase, à qui Jeanne avait sauvé la mise à plusieurs reprises pourrait mettre les choses au clair. Il était préférable d'appeler depuis le portable de quelqu'un d'autre. Celui de Mona ferait l'affaire. Arrivée devant la porte de la punkette, Anggun ouvrit la porte d'un coup de pied nonchalant.

La punkette, le minois cerclé d'un énorme casque audio, la salua d'un clin d'œil en lui présentant de nouveau son organe à mastication bifide. Elle retira ses écouteurs d'un geste alerte.

-Ouais... Tu veux ?

-T'écoute quoi ? Les Clash ? Pills ? Greedy Guts ? Stone Temple Pilots ? Aznavour ? La Compagnie Lubat ?

-Prokhor Soudoplatoff !

-Désolée, connais pas. Du grunge kirghize ?

-C'est approchant : les cours par correspondance de mon prof de « civi ». Je termine un Master de géopo des mondes slaves à Paris 8. Mais t'es quand même pas venue me causer Alma mater ? T'es pas plutôt là pour te faire bouffer la chatte ?

-Alma ta mère ! J'ai besoin de ton portable grosse lourdingue ! Pour le broute-minou tu repasseras. Et si tu continues à m'emmerder je vais te passer l'envie de pignocher. Elle hésita, de fait, entre le coup de boule et un *spin-elbow strike* façon Muay-thaï. L'incertitude joua en faveur de la jeune squatteuse. Anggun se contenta de lui arracher des mains un rutilant iPhone dernière génération.

Darwin répondit à la première sonnerie. En cinq minutes, Jeanne et son protégé avaient convenu d'une livraison à

domicile. Même les bandits s'ubérisent. En soirée, un type qui avait des faux airs de Johnny Hallyday laissa devant le squat un vieux trafic rouillé dont l'apparence donnait à penser que le compteur kilométrique devait afficher au bas mot le demi-million. À coup sûr c'était le paquet cadeau. Les deux capitaines descendirent quatre à quatre le large escalier encombré de l'Uzine. Sur le siège passager, un trousseau avec une clé de bagnole à l'ancienne au bout de laquelle avait été fixé un porte-clefs rouge et noir de la CNT où était écrit « Le prolo se tue à la tâche – Le patron se tue à la hache ». Darwin les avait dépannées, mais en évitant de faire dans le dernier cri. C'était de l'antédiluvien. Seule la porte côté conducteur déniait encore s'ouvrir. Ce camion était, tout entier, un hommage appuyé au travail corrosif des ions hydroxydes.

À l'arrière du véhicule gisait deux gros sacs de toile noire qui semblaient remplis jusqu'à la gueule. Jeanne fit glisser les zips d'un geste précis. Les pochettes surprises, éventrées, dégueulèrent une partie de leurs entrailles. Les deux capitaines entreprirent de vider méticuleusement les ventres, étalant un à un les viscères métalliques dont ils étaient gros. Là, il fallait en convenir – et elles en convenaient –, Darwin ne s'était pas foutu de leur pomme. Les organes arrachés aux sacs auraient ravi n'importe quel *navy seal* en mal d'action. Il y avait tout le matos utile pour prendre d'assaut n'importe quelle forteresse. Boosté aux possibles ouverts par le râtelier, le moral des pétroleuses passa de la dépression à l'anticyclone. Au baromètre de la motivation à en découdre, l'aiguille de leurs velléités venait de s'immobiliser sur « À sec ».

Jeanne descendit la première de la camionnette. La barre de fer qui s'abattît lourdement sur le haut de son crâne ne lui laissa aucune chance de garder conscience. Elle s'affaissa instantanément et sa tête cogna le bitume, l'enfonçant un peu plus dans le coltar. Anggun, qui, elle, était encore penchée le nez dans l'artillerie de Darwin ne vit pas davantage la crosse s'abattre sur sa nuque.

Le réveil fut plus pénible encore que la phase de torpeur. L'une comme l'autre avaient l'impression que leurs boîtes crâniennes allaient exploser. Les capitaines Kabalisa et de Vries avaient été parquées dans les sous-sols de l'Uzine. À même le sol, elles étaient entravées dos à dos, l'une à l'autre, par les quatre membres. L'assemblage ressemblait à une espèce de Mygale monstrueuse à l'agonie. Dans un coin de la pièce humide et noire gisaient quatre autres corps. Des habitants du squat. Parmi les éléments de ce *ready made* mortuaire, Anggun reconnut la toison rouge de Mona qui faisait tache au milieu de cet amas sombre. On aurait dit une pustule fixée sur un tas de bidoche avariée.

Boukharine se tenait sous la seule source de lumière de la pièce. Elle émanait d'une vieille ampoule dont la saleté projetait une myriade d'ombres sur les murs. Un vasistas laissait entrevoir, à l'extérieur, le bleu froid de gyrophares. Les flics étaient là, mais certainement pas pour les sortir de ce trou. Le div' était entouré de prétoriens sanglés dans des tenues commando et ces gus-là n'appartenaient sûrement pas aux forces de l'ordre.



-Voilà nos deux gouines toxicos qui émergent. Pas trop mal au crâne les filles ? Désolé pour les mauvaises manières, qui sont d'ailleurs aussi les vôtres. Nous n'avions plus vraiment le choix. Je vous savais turbulentes, mais à ce point déchaînées, non. Les animaux sauvages se dressent, dans la douleur. C'est une question de temps, mais en l'espèce nous en manquons. Astrid partage avec vous cette personnalité tempétueuse dont on n'arrive à bout que par les grands moyens. Vous n'aurez pas le loisir de faire sa connaissance, mais je suis certain qu'elle vous aura plu. Pour information, Astrid est toujours de ce monde, assignée à résidence, loin, dans une jolie villa avec piscine, près de Bergame. Il a fallu beaucoup négocier pour que mes amis russes acceptent de lui laisser la vie sauve. Disons qu'elle est en sécurité... en sursis aussi. Son insondable prétention lui a fait croire, bien aidée par ce crétin de Riffa, qu'elle pouvait révéler, par le menu, l'existence d'une police politique clandestine chargée des basses œuvres sur le territoire national. Merveilleuse officine dont je suis par ailleurs le chef. Vous conviendrez qu'il s'agit là d'une trahison personnelle qui, de surcroît, met en péril la sûreté nationale. Quand les piètres scribouillards du *Francilien Libéré* et de *Medialectis* avaient avancé, il y a quelques mois, heureusement sans preuve, que notre ministre de l'intérieur était proche de la pègre moscovite, ils avaient raison. C'est effectivement le cas... Je vous passe les détails, mais disons que j'avais pensé qu'en vous confiant l'affaire Chamfort, celle-ci aurait été rapidement bouclée. J'avoue m'être salement fourvoyé. Mais les choses sont maintenant rentrées dans l'ordre. Pellen, Riffa, Douens et Andlauer sont en enfer. La petite des Sifflets décèdera ces jours-ci d'un arrêt cardiaque lors d'une seconde opération du genou. Le disque dur de Riffa est entre nos mains et les copains de Théo qui en avaient des copies sont hors d'état de nuire. Il ne reste donc plus que votre cas à régler. La chose vous semblera peut-être étrange, mais je crois que je vais vous regretter.

Jeanne s'était cassé les dents de devant en tombant sur le trottoir. L'effort qu'elle dut alors produire pour articuler quelques mots lui arracha une douleur d'une rare intensité.

-Fubier ! Falaud ! Odure !

Sur un geste du divisionnaire, l'un de ses chiens de garde s'approcha des deux corps entremêlés. Comme pour tirer un penalty, il prit son élan avant de shooter dans la face de la capitaine Kabalisa. Sa tête partit violemment en arrière. Lucarne. Un épais silence suivit le craquement sec des cervicales. Le match était à l'évidence terminé. Anggun ferma aussi fort qu'elle put ses paupières, comme pour les faire rentrer dans ses orbites et rendre étanches ses yeux qui se remplissaient d'un torrent de larmes auquel elle ne pourrait pas faire barrage très longtemps. La digue céda quelques secondes plus tard, emportant avec elles toutes les défenses de la rescapée. Le cri qui sortit de sa gorge la surprit elle-même. Il lui sembla qu'elle se vidait par ailleurs de toutes les humeurs et sécrétions produites par son corps. Sèche. Hurlante.

-Enlevez lui les menottes !

Anggun roula sur son flanc, se libérant convulsivement de la dépouille de Jeanne, incapable de regarder le cadavre de sa compagne.

-Capitaine de Vries, avez-vous conscience que c'est, là, un hommage que je rends à votre goût pour le ténébrisme du Caravage ? Ne trouvez-vous pas que la position du capitaine Kabalista rappelle ce tableau inspiré à notre ami par le travail de Michel-Ange : *l'Amour endormi* ? Une toile magnifique représentant l'apaisement complet des passions. Non ? Vous ne dites rien ? Et vous concernant, capitaine de Vries ? Vous souhaiteriez une fin en clair-obscur j'imagine. Alors que diriez-vous de *La Décollation de Saint Jean-Baptiste* ? Je peux même m'en charger personnellement si vous le souhaitez. Hein ?

Boukharine cracha un ordre en russe. L'une des brutes qui l'accompagnaient lui remit un couteau de combat. Anggun, toujours au sol, lui tournait le dos. Il la saisit brutalement par les cheveux, la forçant à redresser son buste asthénique et à lui offrir sa gorge. Il ferait pénétrer la lame crantée par le creux sous-claviculaire et sectionnerait l'artère axillaire.

Mais le corps d'Anggun se cabra brutalement, vers l'arrière, au moment où l'acier du poignard allait déchirer ses chairs. Boukharine fut déséquilibré. Le temps pour la flic de lui planter son coupe-chou de Rambo dans la cuisse. Recouvrant sa liberté de mouvement, elle chorégraphiait une danse macabre dont l'un des gestes consista à se saisir de la grenade incendiaire qui était dans la poche de son treillis. Un des jouets de Darwin qu'elle avait eu le temps de se mettre de côté avant de se faire estourbir. Elle la dégoupilla tandis que les comparses de Boukharine la mettaient en joue avec des automatiques qui ressemblaient à des canons de DCA. Elle leur intima de reculer s'ils ne voulaient pas tous finir dans un barbecue géant. Du porc au phosphore blanc. Ces crétins de l'Oural n'y entendaient rien à la langue de Molière et l'espèce de boîte grise qu'elle tenait à bous de bras, dans la pénombre, ne leur sembla pas représenter un danger majeur et imminent. Une rafale de AK-12 découpa Anggun en deux. La grenade dégagée de sa poigne fit alors son plein office, embrasant l'espace d'un feu dévorant. Un vrai carnage.